

LE CAHIER JAUNE

PRIX : 4 FRANCS

2^E ANNÉE - N° 13 - FÉVRIER 1943

SAUVONS LA RACE

(Voir page 4.)



SOMMAIRE

"TOI" JUIF, "MOI" ARYEN Tel est l'esprit de la guerre d'Espagne par André Chéroux	Pages 2-3
AU SECOURS DE LA RACE par Pierre Maitre	4
LE PREMIER DE CES MESSIEURS par C.-E. Sugaut	5
UN LORIQUEUR EN LEVITE par Henri Labrousse	6-7
RETOUR AUX CHAMPS par René Pernoud	8-9
L'ESPAGNE FACE AUX JUIFS par Jean-Hervé Poulès	10-11-12
FAI DÉJEUNÉ KASHER par Jean Combault	13
FAUSSAIRES CONTRE CHASSEURS D'IMAGES par J.-T. Morin	14-15
HISTOIRES MORALES par le Commissaire Le Gey	16
COMMENT SONT VENDUES LES AFFAIRES JUIVES par G. Barrois	17
L'U.R.S.S. CONSTRUIT JUIF par Marc Augier	18-19
LES PITRES DU SPORT par Jean Doumer	20-21
LES ACTUALITÉS DU MOIS	22-23
M. BEULMANS AUX PRISES AVEC JACOB par Paul Vallat	24-25
DE MIMI PINSON A MARIANNE OSWALD par Georges Darrel	26-27

**LE CAHIER
JAUNE**

LE GRAND MAGAZINE ILLUSTRÉ DE LA RACE

(Directeur Publique) André Chéroux.
Paraissant dans toute la France.

Direction — Rédaction — Administration
Zona occupée : 21, rue la Boétie, Paris-VI — Téléphone : 48-28
Zona libre : 3, avenue Paul Doumer, Vichy — 52-37

Se vendre : 4 francs. — Abonnement six mois : 22 francs. —
Un an : 40 francs. — Abonnement de propagande : 60 francs.
Adresser tout de suite : 300 francs.
Compte d'épargne p.c. (C) Chéroux, Paris 3381-33.

Publié par France LAYET, 7, rue d'Alsace.



"TOI"



L e grand drame s'engouffre maintenant dans sa phase culminante. Sur tous les fronts militaires, le combat est au personnel. Tempêtes sur les champs de bataille. Tempêtes dans les esprits.

Les tentatives deviennent telles, et si grande la confusion, que d'ailleurs — et parmi les meilleurs — dissensions, loquax, en proie à l'incertitude, repoussent toujours devant les engagements incertains d'un trouble et proche avenir...

Pierre Laval s'entendait relativement à quelques intimes qu'il avait nettement la sensation que, derrière lui, il n'y avait plus pour la France que le trou noir du néant... Présence humaine. Plus à Dieu qu'il ne se fit agit que d'un tel sentiment... C'est que, tel un, sa constipation est tellement bête. Il souffrait même son appétit. Il n'y a plus véritablement derrière lui qu'un immense trou noir. L'immense trou noir du bolchevisme L.

Mais, au demeurant, qui donc peut en douter ? Qui donc n'aperçoit pas encore ce qui nous attendait si derrière le bolchevisme apportait l'ultime bataille ?

Peut-il y avoir encore des espoirs pour spéculer sur une victoire des Alleins, susceptible de se traduire autrement que par la bolchevisation totale de l'Europe et, par voie d'une entente absolue naturelle et inévitable, commencent par la France ?... Nous savons bien que de multiples complots suggèrent que ce sont là simples thèmes de propagande...

Que nous bolcheviserions de partager leur incertitude ? Combien nous serions heureux et réconfortés de participer à leur engorgement L.

Mais la réalité est là, tout autre, présente, devant notre entendement.

Et cette réalité, c'est le danger que fait courir à l'Europe officielle, armée, dérivée par 30 ans de social-démocratie, la fonction de ces gigantesques masses militaires d'Asie Centrale, à l'issue moine, au service primitif, au point de, débiter dans l'air du grand charbonnement mondial et qui, sous le commandement d'un Khan cynique et brutal, nous ont le secret espoir — après avoir bousillé les armées allemandes — d'incendier les plaines fertiles de nos campagnes et de piller les tristes foyers de nos villes.

Que penserons plus les républicains des Anglais et des Américains devant cette invasion d'un nouveau genre ? Où nous nager leurs puissances promises devant la violence d'un tel destin ?...

Les bolchevistes à l'ère de nos que brosent les ondes engouffrent de la vie soviétique et des intentions du gouvernement bolchevique pour l'apogée ne changent rien à la réalité des faits. Et ces faits doivent que nous le bolchevisme n'a eu l'impact plus apparent, que nous plus qu'un jour-là, cette invasion du matérialisme dialectique qu'est le bolchevisme n'a plus vraiment renoué l'effort et l'effort moral, en les faisant se souvenir d'un autre dans leurs effets destructeurs pour nous attendre notre civilisation.

On dit que la civilisation humaine est l'U. R. S. S. a été tenté par rapport au monde extérieur n'a pas été cet état d'empire partiel qui régit dans une humanité obscure ?

On dit que le Juif n'a pas et l'outre de cette civilisation volontaire par qui il pouvait modifier à son gré, au moyen de démons, les spectateurs, de la presse, de la radio, du film, l'âme humaine et la trace du peuple slave ?...

On dit que cette incertitude des canaux nous ne présente pas un petit spectateur pour les valeurs culturelles présentes en Europe occidentale ? On dit qu'une guerre conduite par des Allemands vaincus, par des Bolchevistes vaincus, par des Slaves vaincus — pour des



“MOI”

TEL EST L'ENJEU DE LA GUERRE A L'EST

par André CHAUMET



Americains auront été perdus qu'il n'est à tout le long terme, dans leur propre histoire d'Europe.

Et est temps, grand temps, que nous nous qui tenaient une plume dans ce pays aient à cœur de dire la vérité à ce peuple. Et y a des vérités que nous pouvons entendre. Et c'en est une — essentielle — que de prouver que la situation du bolchevisme en Europe assure la condition indéniable à la domination mondiale juive.

Dites et déje, nous pouvons être persuadés de ce fait. IL N'Y AURA PAS DE VICTOIRE ALLIÉE, QUOI QU'IL PUISSE ARRIVER, IL NE POURRAIT Y AVOIR QU'UNE VICTOIRE BOLCHEVIQUE. Et une victoire mettant à l'incapacité tous les travailleurs d'Europe.

Le Juif Rodok-Sobolushin l'avait déjà dit en clair en 1919 à Walther Rathenau :

« Nous autres, bolchevistes, nous sommes bien fiers de nos succès nous à joindre et, s'ils se réalisent, nous les sommes par les travailleurs. Le travailleur qui vit sans nous devient aveugle et indiscipliné; l'ouvrier sans nous, qui est sans la jeunesse trouée par la faim pour obtenir le pain son quignon de pain, le travailleur qui craint d'être fusillé à la moindre résistance, c'est là le travailleur d'aujourd'hui ».

Voilà ce que veut la juiverie. Et c'est la Russie soviétique qui est devenue l'instrument dernier de son infamie abolition.

En joignant avec elle, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis ont livré l'Europe à la plus féroce des dévotions.

Mais l'heure des expiations arrive toujours. Et en faveur l'expérience plus tôt qu'ils ne s'y attendent.

Pour nous autres Centristes, pour nous autres Européens, pour nous autres Français, ce n'est pas seulement vers ce front de combat qu'il faut tourner nos regards.

C'est à l'ouest qui comptent à briser l'assaut judéo-maçonnique qu'il nous faut consacrer nos forces. C'est à la Belfort qu'il faut participer. C'est à la Mairie Française qu'il faut songer.

Bien sûr les printemps ou revers, poussent la bataille au loin du sacrifice humain. Et les facteurs économiques qu'on se met à croire les Soviets contre les héros de Stalingrad se retournent contre eux.

Entre la conception juive de la vie et notre conception à nous, Ayant, entre la conception de paix et de fraternité humaine et la technique destructrice de vie et anéantir de mythes artificiels, entre l'Europe et la tourmente, entre la fin ou de la prolongation de la guerre. Le monde anglo-saxon est hors du circuit. Sa conception du monde et l'ordonnement de sa vie sont déjà rebâtis dans les entrailles du passé. Et l'on ne voit pas vivant des alouettes blanches.

« Toi, Juif »
ou « Moi, Juif » ?...
Fondé tropique du drame d'Europe et c'est en fait.

Et que l'on voudrait — que Pierre Laval — que la France empêche qu'elle devienne être tout entière avec l'Allemagne et en soit elle devienne l'être pour poser cette question-là.

Juifs souillés de l'espérance messianique — et par des événements géométriques, ponts ou dernier degré de perfection, ne manquent pas d'emporter ce qui fait est, dans un petit confort jalousement conservé, la raison de vivre de la majeure partie de nos compatriotes ?...

Ce qui est vrai, c'est que la juiverie internationale entend aujourd'hui faire table rase du passé. Elle prétend construire l'avenir selon les plans qui lui sont propres. On l'entend bien, ce n'est pas le petit monsieur aux yeux chamois qui pose en insouciant son épaule sur une frange pudique de son écharpe, ce n'est pas l'opulente machine aux yeux chargés d'orange vengeur, ce n'est pas même ce jeune torse, à l'allure équivoque d'athlète descendant dans un riche portillon nos Champs-Élysées, qui représentent un bon grand danger. A vrai dire, chacun d'eux n'est même rien. A eux trois, réunis, c'est déjà beaucoup, parce qu'ils forment les trois aspects différents d'un monde commun. Mais tous, groupés dans la même haine violente pour le non-juif, depuis le convergent dans son écharpe, jusqu'au médecin dans sa clinique, du ghetto pouilleux, au luxueux palais, nous sommes, tous frères, véritable famille, sans cesse attirée par l'aimant de l'unité des quatre points cardinaux et compréhensibles solidement au pouvoir et là — en Russie, en Roumanie, en Yougoslavie, c'est alors un véritable fil tendu sur les nations à travers les continents, un fil qui noue et noue, si denses, si épaisses, si serrées, qu'il ne reste plus l'indigène qu'à y crever d'asphyxie !...

C'est précisément ce qui est produit dans notre pauvre France d'après-guerre.

« Jean Lachaux — qui n'était pas juif — très embêté sur l'antibolchéisme — vient de le dire très justement ! »

« Y a-t-il eu, au cours de ce dernier quart de siècle, un plan » juif élaboré et concerté pour l'exploitation systématique des populations aryennes de l'Occident ? Les historiens de l'avenir le diront, lorsque les archives des Etats, celles des grandes organisations privées et les mémoires des hommes pourront être consultés et passés au crible. Mais, dans les faits, tout s'est déroulé exactement comme s'il y en avait eu un. Première phase des opérations : mise de l'Europe en coupe réglée par la capitalisme spéculatif anglo-américain, avec le remplacement du régime libéral de la libre concurrence par les trusts ; avec différentes opérations boursières ; avec dévaluation progressivement accentuée du travail humain dans la conclusion à 48, à partir de 1929, la mise en chômage de millions et de millions d'ouvriers, l'assèchement des produits agricoles — c'est-à-dire la libre infusion des déséquilibres entre les salaires et la rentabilité. Deuxième phase des opérations, lorsque la première s'est trouvée conduite à son terme par son succès même : la guerre et la projection, contre l'Europe occidentale, de cette gigantesque machine à tout détruire que s'appelle la Russie soviétique. N'ayant à ce sujet aucune illusion : il tenait avant de détruire à exploiter le travail aryan et européen par l'intermédiaire du système bancaire spéculatif qui inspire sa facilité pendant les dix années qui précèdent 1933, il avait évidemment contenu la menace militaire bolchevique comme, de 1919 à 1933, il avait son point contenu la menace sociale du communisme occidental. C'est uniquement parce que ce système d'exploitation — juif — « avait échoué qu'il fallait vouloir et déclencher la guerre menée contre l'Europe par les seuls Anglo-



Au Secours DE LA RACE

par PIERRE MASTEAU

conscience humaine et faire sentir lorsque les Américains se posent en champions de la liberté.

••

Face à ces effroyables primitifs se dresse la législation allemande de protection de la race, humaine bien qu'implacable et par cela même efficace. M. Thomas-Chevallier, qui vient de consacrer à la question un ouvrage excellent, cite ce jugement rendu par le tribunal d'exception de Berlin, et reproduit par les quotidiens allemands de fin novembre 1931, qui montre la force des lois allemandes.

« Le tribunal d'exception de Berlin a condamné à mort le Juif H. L., âgé de quarante ans, dangereux récidiviste, coupable d'avoir commis dix crimes et deux tentatives d'atrocités à la race... »

Suit le récit des méfaits de ce Juif originaire de Pologne qui se plaisait en Allemagne après chaque nouvelle expédition, grâce à de faibles papiers.

En présence de ses faits, le tribunal conclut que l'inculpé était « un dangereux récidiviste au sein de la nouvelle loi du 9 septembre 1931, d'après laquelle les criminels de cette espèce sont passibles de la peine de mort quand la protection de la communauté populaire le nécessite ».

Ce jugement reflète l'esprit de la législation allemande. Il en montre l'effet et la vigueur, mieux que tout commentaire.

« Quels qu'en soient les résultats pratiques immédiats ou lointains, écrit M. Thomas-Chevallier, on ne peut contester que l'œuvre du national-socialisme dans ce domaine a été et sera pour tous les Allemands une véritable mystique de la race; et les faits sont là pour attester que cette mystique fut un grand bien pour le peuple. »

Chez nous, les crimes contre la race ne sont pas même sanctionnés et c'est là le dramatique, car les hommes sont ainsi faits qu'il ne saurait exister de discipline sans sanctions.

D'autre part, défendre et protéger la race est bien, mais insuffisant. Il faut encore permettre à la jeunesse de vivre et de s'épanouir, ses familles de se développer; c'est là partie capitale de la politique raciale.

Le foyer familial doit jouir de tous les avantages nécessaires à son entier développement et le mariage être facilité par l'établissement d'un prêt aux jeunes mariés qui ne soit pas seulement symbolique.

Ainsi, la race française, défendue et protégée, pourra maintenant et pleinement se développer.

Le Juif Silas fut pendu, non pour ses exactions envers les Martinisbergiens, mais pour avoir commis l'acte de chair avec une jeune-fille, délit passible de la peine de mort.

Ce sont ces instances de l'ancien droit germanique qui inspirèrent en Allemagne les lois de Nuremberg édictées lors du Reichsparteitag de septembre 1935.

Ces tendances strictement raciales se complétaient bientôt par la loi sur la santé du mariage et autres dispositions qui traduisaient cette loi des tendances eugéniques du nouveau gouvernement allemand.

Et nos braves bourgeois de s'élever contre les infamantes conceptions allemandes, car le seul mot de racisme, l'insolent seul d'une conception raciale de la nation et de sa protection leur semblait barbare et monstrueux. Dans leur aveuglement, ils n'indiquaient même pas l'onde d'une discussion, oubliant qu'en même temps appliquant journellement des mesures raciales. Voyez avec quel soin n'importe laquelle de ces dames, pleines de la suffisance que procure l'argent, veille à éviter à sa petite chienne le contact des vulgaires cabots, qu'elle considère à juste titre comme une catastrophe. Or, cette même bourgeoisie est prête à donner les yeux fermés sa fille au premier Juif légal qui la lui demandera. C'est là qu'est le drame. Des millions de nos compatriotes sont raciaux pour leur chien, mais anti-raciaux quand il s'agit de leurs enfants.

••

Une race qui ne garde pas son intégrité physiologique périrait; l'Allemagne l'a magistralement démontré, et les Allemands les premiers l'ont compris, qui ont édicté un système législatif de protection de la race auquel toutes les races soucieuses de leur intégrité et de leur futur accordaient faveurs de se reporter un jour et elles virent établir quelque chose de solide et de durable.

••

Rappelons — cela n'est pas sans utilité — que la « loi » américaine du F. I. R. ne serait en fait d'une politique de défense raciale implacable quoique indéterminée, et qui se traduit par des pénalités auxquelles les nations totalitaires ne fissent jamais appel. Le sort misérable infligé hypocrisiquement aux derniers descendants des Peaux-Rouges, parqués dans les réserves de l'Ouest, ou la loi duynch, bestiale et primitivement manifestation d'une race destructrice appliquée aux nègres d'Amérique, ne peut que révolter la



le premier de ces messieurs...



par
C. E. DUGUET



C'EST un coiffeur, non loin de la Bourse, un « salon » à trois fauteuils, dont deux seulement avaient un titulaire : le patron et un commis, le troisième étant, provisoirement sans doute, trinitaire en une sorte d'armoire à linge, de portemanteau plutôt, et sur lequel on avait déposé des peignoirs et quelques serviettes.

Mes cheveux, pour l'instant, étaient aux mêmes de commis. C'est le fameux moment où l'on pense :

— Il n'y a pas à dire ! l'ai tout de même attrapé un joli coup de virus. Je ne m'étais jamais rendu compte que l'ovale tenait de cheveux blancs.

PENDANT ce temps-là, le patron fourgonnait dans un placard et faisait des constatations dans la casquette, sa femme sans doute, prenant bonne note.

— Il n'y a plus qu'à griser d'... d'... dans l'air », lui disait-il, si de « d'... d'... d'... d'... ». Quand le représentant parait, l'ovale le pousse.

Pense aussi à la lotion « Camomille ».

Soudain d'un commencement conciliant, traces professionnelles. D'un index antérieur, le commis venait, pour la même fois, de déplacer vers la gauche son champ d'expérience, lorsque la porte du magnin s'ouvrit pour laisser passer un homme capoté, qui claquait ce renouveau multicolore.

— Fais pas chand, ce coiffeur !

— Non ! Y a rien de trop, lui répondit le patron tandis que le client se recouchait sa confortable pelisse.

— Rapprochant dans un placard qui ressemblait à une casquette de force, commençant ensuite son œuvre par l'adjonction d'une serviette dont deux pontes apparents bécotaient dans le dos du client, comme deux petites ailes.

— Ah ! Ah ! Vous avez encore des serviettes ?

— C'est-à-dire, lui répondit le patron, que l'on metti sans au client qui se fait couper les cheveux et saute. Les habitués ont chacun la leur, mais pour les barbes, l'ai ce truc-là, vous voyez, des serviettes en papier, moi l'appelle ça des barbes.

— Ah ! Pas pratique, pas pratique du tout, grands le bonhomme. Et qu'est-ce que vous devez payer comme Marchés ?

Le patron fit un geste, un geste qui semblait dire : « Que vendez-vous ? Je n'y peux rien, s'il vous plaît ».

Et la tendresse flambée cliqua. Le client enchaînait d'ailleurs : — Et pour la barbe ? Vous venez servir d'un crâne de sautoir bien tendu ? Une salopette quinquante, qui brêle la peau et s'émoult par le poil ? Les bruits sont durs, pas vrai. Ah ! la vie n'est pas drôle.

Et, dans ses paroles, on sentait toute une rampe, de souvenirs minimes, et moi je me disais :

— Non, bien sûr, la vie n'est pas drôle. Mais voilà un coiffeur gaillard qu'elle n'a tout de même pas l'air de trop attrister.

A ce moment-là, le moment du shampooing, garçons ! ma tête, ma pauvre tête froite, gracie, malade en tout sens, ma tête ne semblait plus guère m'appartenir. Mais comment être complètement sourd, que j'aurais entendu quand même le client du patron au diapason formidable et dont il avait, le bonjour,

sans aucune modification, avec une autre d'orientation même qui était certainement vague et, qui sait, poignante.

— En bien sûr, disant, je connais un coiffeur qui n'a plus du tout de serviettes, mais là plus du tout du tout, le maître, quoi ? Eh bien ! il a trouvé ça, l'ai. Il emploie des « d'... », vous savez, ces petites qui arrivent aux habits et qu'on place également sous les malades. C'est bon, ça pousse la tête, ça vous ramène sur les épaules. C'est pratique, il jolait y penser. C'est très laid, parce qu'on ne le voit pas, mais ça a son utilité, c'est très bon, ça aurait à vendre. Si l'affaire vous intéresse, je pourrais toujours lui en parler. Tout le monde doit se rendre compte, pas vrai ?

Le patron fit entendre quelques grognements qu'on pouvait interpréter de bien des façons. L'autre prit cela sans doute pour un acquiescement et enchaîna :

— Et pour le savon ? On en trouve encore, vous savez, à 75 c. Et là encore il vous en dit rien ?

Je ne sais pas si, lui, en dévrait, mais son monologue fut interrompu par le balai qui intervenait que le patron lui plaquait sur les lèvres, et cette opération eut au moins le mérite de nous débarrasser de cet insupportable et bruyant bavardage.

Le bonhomme arriva à la caisse.

— Ah ! criait-il, le voir vous donner les adresses pour les autres et le savon.

Il sortit de la poche intérieure de son veston un stylo et il se mit à écrire.

— Adieu de ma part, et vous savez s'il d'... bien cordialement.

Ainsi avait parlé, il revint, et plus de sollicitude :

— Vous avez bien mes deux adresses ? Au fait, vous n'avez pas une épingle à ma ceinture ?

— A vous parler, dit la caissière, et pourquoi faire ?

— Pour arracher à cet a... Mlle !

Et il tendit une étiquette jaune bordée de noir. Le bonhomme était parti.

Je pense au couplet qui suivit, le XIX^e siècle, la civilisation, le signe distinctif, et, naturellement, la religion.

De voir, pas un mot, tout entendu.

On lui porta son épingle — et le juif partit, pour de bon cette fois, tenant bien serré sur sa poitrine la serviette qui cachait l'étiquette jaune.

L'étiquette jaune amovible, celle que, au malin des drôles, on retire et on remet selon les circonstances.

SERVETTES, alèses, savon et étiquette jaune. Choses vives chez un coiffeur, comme par hasard son bien de la Bourse.

Ah ! l'adaptateur avec les gâteaux sur les malheurs du temps, et puis, sans de rien, leur proposer la « pomme d'or », le titre classique, avec les gâteaux-malades à la tête pour finir, parce que, tout de même, l'étiquette de David a légèrement perdu de son éclat.

Quel merveilleux véhicule de propagande pour la manœuvre d'Israël, n'est-ce pas ? que ce juif qui s'efforce sur la machine des temps.

C'est inimaginable : « Je suis malheureux, vous êtes malheureux, tu es malheureux, nous sommes malheureux... Pêchons ensemble ».

C'est aussi que le juif cherche sa réintégration dans la communauté française, cette communauté qu'il a trahie et qu'il a précipitée dans la plus stupide des guerres.

Braves gens de France, pensez un peu à nos prisonniers et à l'avenir de notre race.

— Adieu de ma part, et vous savez s'il d'... bien cordialement.

Ainsi avait parlé, il revint, et plus de sollicitude :

— Vous avez bien mes deux adresses ? Au fait, vous n'avez pas une épingle à ma ceinture ?

— A vous parler, dit la caissière, et pourquoi faire ?

— Pour arracher à cet a... Mlle !

Et il tendit une étiquette jaune bordée de noir. Le bonhomme était parti.

3

UN LORIQUE EN LÉVITE : LE GRAND RABBIN BERMAN

PAR
HENRI LABROUE
PROFESSEUR D'HISTOIRE DU JUDAÏSME
EN SORBONNE

La grand rabbin dont il s'agit ici n'est ni un de ces rabbins miraculeux qui exercent leur thaumaturgie aux dépens des simples d'esprit de la Juible cosmétique, ni ce grand rabbin de Brooklyn, Isaac Leites, que la Cour d'Appel de Paris condamnant, le 30 janvier 1926, à deux ans de prison et 5.000 francs d'amende pour trafic de stupéfiants dissimulés dans sa Bible.

Je veux parler de Léon Berman, qui sévissait comme grand rabbin à Lille lorsqu'en 1917 il publiait son *Histoire des Juifs en France* à la Librairie de son compatriote, le vieux Collé-Lipschütz. Léon Berman ne travaillait, à ma connaissance, ni dans la fabrication des miracles ni dans le colportage de l'histoire. C'est dans le domaine de l'histoire, et quelle histoire ! qu'il a fait son pain, et quelle faim pain !

Si, maintenant, il a réalisé un miracle (faire tenir le maximum d'erreurs dans le minimum de pages. Un volume ne valait-il pas à éliminer des contradictions, qui tendent systématiquement à la plus grande gloire du peuple de Jérusalem.

Notre historien-pseudogéographe a le front de reprendre très sérieusement à son compte la formule, aussi juste que fautive, dont les auto-Juifs-mont volontiers vis-à-vis des Juifs campés en France : « Nos maîtres les Galiléens », à l'appui de son archaïque préférence, il écrit, à propos de l'époque gallo-

romaine, que les Juifs installés en France « ont de tout temps parlé la langue du pays ». Aucune référence à l'appui de cette prétention, appuyée sur témoignage catégorique de Gergore de Tonnai qui écrit que les Juifs de cette époque, parlaient « la langue des Juifs », à savoir une sorte de yiddish, c'est-à-dire tout autre chose que le latin, le roman ou le français.

De méchants esprits ont même les Juifs de l'empire l'agriculteurs. Pure calomnie, déclare notre grand rabbin. Si les Juifs ne se sont pas livrés à l'agriculture, c'est parce que l'Eglise avait occupé les terres disponibles et que, même s'il y en avait eu, ils n'auraient pu les cultiver, puisqu'il leur était défendu d'avoir des esclaves chrétiens, pains ou mensurations. Et d'ajouter pour tant : qu'on doit, celui de s'occuper à la vie agricole.

Ou le voit, Berman ne compte l'agriculture pour lui que comme propriétaire, tenant cultivée la terre par autrui, mais se gardant bien de la cultiver lui-même. Pour un Juif, la terre est trop basse ! Que d'histoires sèches, lui, il récolte.

C'est aussi, paraît-il, la faute de l'Eglise et des rois si les Juifs ont été, bien malgré eux « contraints au commerce de l'argent ». En notre disposition d'y aller de sa petite explication : « L'Eglise ne demandait pas mieux que de voir les Juifs s'adonner au prêt à intérêt. Elle y trouvait un argument de plus en faveur de la déchéance des Juifs. Enfant les Juifs de la vie agricole, industrielle et commerciale, et les acculer à cette impasse : le commerce de l'argent, lui apparaissait comme le meilleur moyen de concurrencer ces méchants les colères ou le mépris de toutes les classes de la société. »

Autre notre auteur lui coup double il donne un coup de patte à l'Eglise et il lave les Juifs de toute coaction à l'argent. Piteux compte rendu historique ! Comme elle sort de représenter à la franchise de Bernard Lazare, reconnaissant que ses conclusions furent « les prédictions de l'anté »

« Il faut arriver jusqu'à Philippe-Auguste, ou, écrit Berman, pour qu'il ait sérieusement question de l'union des Juifs. Vraiment ?

Bien avant Philippe-Auguste, Messie félicitant les marchands de Temple. Et le voit continuant en titre si dévot à l'indulgence des Juifs que ceux-ci criaient à l'impé-

rité : « Ne relâche pas Jésus, mais relâche Bernard, parce que Bernard est un voleur. »

S'agissant spécialement du prêt à intérêt, le Douteux chroniqueur au Juif : « Tu pourrais prêter à intérêt à l'étranger, mais tu ne choisis point à intérêt à ton frère », c'est-à-dire à un autre Juif. Et l'on voit combien le Talmud a résolu le problème !

Ce n'est pas la faute de Philippe-Auguste si la Dette germanique fut interdite aux Juifs de prêter à plus de 45 % l'an, alors que, par le jeu des prêts au mois et à la semaine, du en venant à prêter à 300, 400 et même 500 %. C'est à ce même taux de 45 % que Philippe-Auguste réduisait le taux de l'intérêt qui pourraient prêter les Juifs.

Notre auteur n'est d'ailleurs jamais en peine de justifications préjuvées.

Ainsi, les Wisigoths sentirent aux prises avec les Juifs ? Ce sont, bien entendu, les Wisigoths qui ont tort. Mais deux pourtant, monnaie le grand rabbin, son Histoire du moyen âge, qui ne doit pas nous être suspecte, puisque cette publication, dirigée par M. Glotz, a pour secrétaire général M. Robert Cahen, lequel qui y est dit de l'œuvre de fusion après par les Wisigoths entre conquérants et indigènes, œuvre qui réussit en tous points, sauf un seul, car « le seul élément réfractaire à l'assimilation fut l'élément juif ».

Et Charles VI ? Lui, il aurait agi contre les Juifs par haine : « Charles VI, qui, depuis deux ans, cherchait des signes de déshérence mentale, chassa les Juifs de son royaume ». Or le gouvernement du royaume était alors exercé par les seigneurs du roi, et l'ordonnance d'expulsion est signée des ducs d'Orléans, de Bourgogne et de Bourbonnais, qui n'étaient pas tous Tu confonds les seigneurs et le seigneur !

Avec les diverses autorisations que les rois donnaient aux Juifs de résider en France, notre Lorique palestin ne manque pas d'être chaque fois, et en gros caractères, que les rois « approuvent » les Juifs. Pas le maître du monde, Philippe le Bel, Louis le Hutin, Charles régent autorisèrent simplement les Juifs à résider en France : ils ne sollicitaient nullement leur retour. Les Juifs payaient même une somme élevée pour rentrer et une redevance annuelle pour séjourner dans le royaume. Il faut, dit en passant, croire qu'en dépit des mauvais traitements sur lesquels s'appuie Berman, les Juifs considéraient la France comme une désirable vache à lait !

À propos de l'expulsion des Juifs en 1306, notre Berman prétend que, pendant que



LE RABBIN LEON BERMAN



ture viles, ses congénères avaient déjà travaillé à la prospérité de la France. Outrecuidante prétention. Ses congénères n'ont fait que déplacer, à leur profit, l'avantage gagné par les autres. Qui fait donc cet aveu ? Ce sont les peu respectueux historiens Gluck, Robert Cohen, Pirenne, Facillon, dans leur Histoire du moyen âge : « Sous les Carolingiens, on doit considérer le rôle économique des Juifs comme accessoire. L'usure social n'aurait rien perdu d'essentiel à leur disparition. » Et, plus loin : « Les Juifs d'Occident ne pratiquent plus guère que le prêt sur gage à intérêt, en abusant. » Et, dans l'Histoire des Peuples et Civilisations, dirigée par le juif Halpén, nous enregistrons cet autre aveu : « Les opinions des Juifs se bornent pour la plupart à des prêts de consommation. »

Pour comble d'insulte, le grand rabbin affecte de voir dans les Juifs de Paris « de vrais Parisiens ». Vrais Parisiens,

cette tourbe d'usuriers, de m'as-tu-en et de gouscul, du Louis-Léon Dreyfus, citoyen de Winnipeg, au libérateur Bernstein, ce souffleur de bidets.

Voltaire, lui, né à Paris d'une vieille lignée de bourgeois parisiens, et qui parlait en français, non en yiddish, avait déjà deviné ces transformations, qu'il déclarait moins utiles et plus impures que le porc.

Le grand rabbin Lion Hershman est l'élite ivre de l'histoire du judaïsme.

Retour C aux C

par RENÉ PÉRONOUD



La SOUTHAMERE est, comme chacun sait, une charmante ville de la Creuse, de notre vieille province de la Marche. C'est aussi un important centre d'approvisionnement en viande et en produits de ferre. J'y étais il y a quinze jours. Depuis longtemps, les Hébreux, avec leur destination particulière, se sont attelés sur le pays pour y rassembler tous les aliments disponibles. Rien que dans la ville, maintenant, on en compte plus de six sur 1.000 habitants environ.

Et nous avons de la chance encore, ajoutait mon voisin de restaurant. A Clair, dans l'Indre, on gèle Berry berrichonnais, à Orléans, il y a, sur ses bords, 274 jadis inscrits, sans compter des passagers!

De fait, les tables proches étaient garnies de files coupées et lippées, perchées sur les assiettes dans un grand bruit de mâchoires et de palais, émaillé de crassements yiddish. Ces « invités » s'inscrivaient ferme contre les hiflicks et entrefiches.

A notre droite, une matrone flasque et manchie, d'il peine trente ans, avait entrepris son viscévis, une Axyrene émaciée et tout ossuée par là ce bon monde :

— J'ai entendu le tambour ce matin, questionnait-elle en un saut kichinievien ou kharkovite. Qu'est-ce qu'il y a tambour ?

— C'est pour les Israélites qui doivent venir se déclarer à la mairie, répondait timidement notre compatriote.

— Ah! quel malheur! soupirait effrontément l'ogresse en englantissant une énorme tranche de rosbif. Encore une journée entière!

Et, saluant le caracol de vant elle, elle se versa une large rasade de vin gris du Menon.

— Oh! pardon, pardon! gémit-elle soudain, à demi étranglée. Voilà que je viens de boire votre vin. Ah! toutes ces perditions, je ne sais plus où donner de la tête...

Et un sourire éloquent fleurit sur ses lèvres.

— Ceci n'est rien, pensait mon voisin. Vous voyez comme elle semble émue des menaces de recrutement allemands. Mais allez à la gare : vous y contemplez des piles de rails soigneusement emballés. Examinez les adresses : ce sont des Hirsch, des Bernstein, deschitzes un peu perçants. Qu'y font-ils, en ce cas pas ?

— On en voit même, pourtant, ce n'est pas visible.

— Possible, mais on en voit encore. C'est tout ce que je voulais vous dire.

— Et l'on en voit beaucoup plus ici, où personne, il y a deux ans, ne savait comment était fait un Juif, qu'on prenait



amps



pour une espèce spéciale de marchand de poux de lapins.

— Oui. Eh bien! je vous conseille aujourd'hui de passer après l'un d'eux cher un paysan.

« Ceux-ci ont appris à les reconnaître, et à juger d'un coup d'œil le contenu de leurs portefeuilles.

« Ma foi! c'est bizarre. Comment résister à une offre d'achat d'œufs à 5 francs pièce, de gigots à 2.000 francs, de poulets à 300 francs? Ces laits ont été volés cent fois. Ils sont de plus en plus fréquents. Seuls les chiffres changent, avec une tendance constante à la hausse.

« Mais aujourd'hui il y a mieux.

« Je vais vous raconter une histoire consolante, parce que, cette fois-là, c'est le Juif qui a été volé.

« Celui-ci, inquiet tout de même des nouvelles dispositions légales, et désireux d'y échapper, songea à retourner à la terre. Parfaitement! Mais en tout bien tout honneur, si j'ose dire, et sans risque d'attraper des asponites aux pattes. Il alla donc trouver un propriétaire, pas bien loin d'ici, et lui tint ce langage :

— Vous n'auriez pas besoin d'un valet de ferme?

— On en a toujours besoin, de ce temps, répondit l'autre.

— Eh bien! je vous propose de m'embaucher.

— Vous embaucher? Mais vous n'avez pas l'air bien content, mon gars. En quoi, est-ce que vous savez le métier?

— Oh! monsieur, mais ce n'est pas pour travailler, bien sûr, explique l'apprenti paysan avec un clin d'œil diabolique. Voilà : je vous donne 20.000 francs, et vous me prenez comme domestique; j'habite chez vous, j'y mange, et vous me comptez le prix de pension que vous voudrez. Mais si les gendarmes arrivent, c'est moi votre valet, vous comprenez...

L'histoire ne dit pas d'où le Juif tenait ses vingt billets, mais le fait importe peu pour la suite.

Après réflexion cinq minutes, le cultivateur accepta.

Oui, je dois dire qu'il accepta.

Avec un aimable sourire, même... Et l'ôte déboucha sa valise et sortit son portefeuille.

Et puis, je ne sais encore comment il se fait, mais, le lendemain, les gendarmes passèrent, avec des papiers qu'ils remirent au patron.

Ils aperçurent le Juif, en pyjama, qui gisait de la fenêtre de sa chambre.

— C'est mon nouveau valet de ferme, dit-il au patron avec

tranquillité. Parfaitement. Et vous allez voir.

— Hé! Sammel! appelle-t-il. Va donc atteler la jument!

Aussi vert et flagrant, le valet apparut.

— Mais, monsieur...

— Eh bien! tu es sourd? Va m'atteler la jument, je te dis...

Après un regard sur les gendarmes, qui tortillaient leurs moustaches dans une contemplation plutôt perpétuelle, Sammel se dirigea vers l'écurie. Le patron sifflait en air, en arrosant une bouteille et trois verres.

Alors, on vit se soulever brusquement la porte de l'écurie; et l'indolent accourut en chancelant, se jeter à genoux aux pieds de son maître, en balbutiant :

— Oh! non! monsieur! Par pitié! Pas le cheval! Pas le cheval!

Les gendarmes s'extrémisèrent dans leurs verres, en se frottant des épaules mutuelles sur leur culotte réglementaire.

Alors le patron monta jusqu'à la chambre, ouvrit la fenêtre. On vit une valise heuler l'air, pour s'élever au milieu des postes et des canards. Vingt billets de mille sautillaient dans le vent hivernal.

Ainsi prit fin la vocation tardive de Sammel.



DANS LA GROTTE DE TETOUAN UNE ARABE S'ABÏME EN JUIL

L'ESPAGNE face

Jean Hervé-Pagès, maintenant critique militaire du *Radio-Journal* de Paris, a fait toute la guerre d'Espagne dans les rangs français. Officier combattant, puis speaker et rédacteur des émissions françaises de Radio-Europe, il a vécu la lutte qui aboutit à la libération de l'Espagne. C'est donc une des voix les plus qualifiées pour raconter le drame de l'Espagne tout son droit.

DEUX petits faits, deux souvenirs personnels de la guerre espagnole servent d'exerges à cet article. Ils en seront le prologue anecdotique.

Rien que la Bandera française Juana de Arco se trouvait à Talavera de la Reina, sur les rives du Tage, j'ai eu, avec mes camarades venus des différents partis nationaux, la surprise de découvrir parmi nous un Juif, un authentique Juif de Maroc français. C'était un certain et quelconque Lévy, qui, hélas, non sans fierté, la carte de membre du F. S. F. Ce curieux légionnaire, que l'on avait toisé, a fini la guerre d'Espagne, comme tailleur militaire, et où il l'avait commencée, à Talavera de la Reina ! Rien ne prouve qu'il n'y soit pas demeuré... au titre civil.

A quelques mois de là, alors que les légionnaires français, survivants de cette Bandera qui s'était comportée un feu avec un tel cran que le général Yagüe avait pu la citer à l'ordre de l'armée, se trouvaient engagés dans le secteur de Gandia, durant la bataille de la bourse de l'Ebre, un autre Juif fit connaissance avec mes camarades. Tombé par surprise sur nos avant-postes, et fait prisonnier, il avait été aussitôt conduit au lieutenant commandant la compagnie tenant le secteur. Et ce Juif qui venait de Rouen, et qui appartenait à une Brigade Internationale presque exclusivement française, de tenir un lieutenant aussi par tant d'aplomb et son étrange conception des lois de la guerre, le petit discours : « Mon lieutenant, puisque vous êtes Français et que vous connaissez les codes d'honneur militaires, vous devez me faire reconnaître vos menottes, car je me suis trompé de chemin et ne puis, par conséquent, être fait prisonnier. »

Un paragraphe de la récente proclamation que le Front espagnol traditionaliste a lancé au peuple d'Espagne, dit en substance ceci : « Espagnol, rappelle-toi que le communisme et la juiverie sont la cause initiale de la guerre civile. Pourtant, pour le commun des mortels, le problème juif ne se pose pas en Espagne, tout au moins ne s'y pose plus. La question juive n'est plus à résoudre, outre-Pyrénées. Pourquoi ce cri d'alarme, jeté en revivifiant les souvenirs des années sanglantes, non pas uniquement celles de la guerre, de 36 à 39, qui furent en somme, le prologue de l'actuelle tragédie mondiale, mais aussi les souvenirs des années qui suivirent la proclamation de la République, en 1931 ? L'Espagne, qui a vu la première des nations d'Europe, se débarrassant d'une lèpre à peu près complète de ce félon international qu'est le Juif, assaillie elle-même une nouvelle invasion des tribus ? A-t-elle été, une fois de plus, gangrénée par cette infection dangereuse, souvent mortelle, le judaïsme s'installant chez un peuple comme la vermine sur un corps humain !

Dans un livre remarquable publié pendant la guerre civile, et intitulé *L'Europe étranglée* devant l'Espagne martyre, M. Henri-Constant Carreón en a donné pas moins la réponse et l'explication : « La race juive, dit-il, n'a jamais parlé de l'Espagne son exploitation du sol ibérique. Les rois espagnols de cette époque sont le symbole historique du peuple juif. » Et l'autour d'expliquer que l'odé d'expulsion fut pris par les Rois Catholiques, moins par une question de religion que pour des raisons nettement politiques. L'Espagne avait eu de vouloir faire des Espagnols avec des Juifs. Ce crime impardonnable, elle le paiera dans le sang, très silencieusement plus tard.

Dans les dernières années de la monarchie, les pamphlets dirigés contre la cour de Madrid étaient pour la plupart publiés à Paris, et souvent signés par des noms connus de la littérature espagnole. Blasco Ibañeta était, en premier rang des adversaires de ce Philippe XIII. Blasco Ibañeta, écrivain célèbre, était aussi un des passeports les plus éloquentes de la race juive. Et le nom de

aux Juifs

par JEAN HEROLD-PAQUIS

L'autorité d'Israël ne saurait jamais être citée par toutes les revues juvéniennes paraissant à travers l'Europe. Les textes sont là, sous nos yeux. Ils ne sauront mentir. Mais si la République espagnole fut plus encore l'auteur de la Franco-Magouerie, cette note dont on sait trop les affiches avec Israël, ce n'est vraiment qu'à partir de l'entrée au pouvoir des républicains, que les Juifs se montrèrent en Espagne.

Le premier président de la République espagnole, Alcala Zamora, que l'on a souvent considéré comme un franco-magon, alors qu'il ne l'était pas, est bien plus dangereux encore, puisqu'il appartenait par sa naissance, par son ascendance, à cette catégorie de Juifs d'Espagne, les Marranes, qui, devant la menace des espagnols, devint le motif grandissant de la haine du peuple espagnol, se convertissant, et dissimulant d'affaires à se rendre plus odieux que les Juifs demeurés fidèles à leur race et à leur religion. Ces « Marranes », ont été les précurseurs des « pogroms » de Séville, qui ouvrirent le chemin à l'Inquisition. A côté de ce Juif cosmopolite, dont certains ont voulu prétendre qu'il n'avait été dans les mains de la Magouerie qu'une sorte de Lebrun, d'estes Juifs vont apparaître, tels « Blumens », « Marrane », Miguel Maiza, qui tiennent autour de son nom et de sa personnalité, les

...QUI SE PROLONGERONT AVEC
DURAND ET D'AUTRE JUIFS
LA GUERRE D'ESPAGNE EN SORTIT



C'EST A LA S.D.N. QU'EURENT LIEU LES PREMIERES
REUNIONES DEL VAYO-LITVINSKY...

mécontents de droite, et « Marrane » également, Fernando de Los Rios, que l'on retrouvera, coïncidence étrange, durant la guerre civile, d'abord ambassadeur auprès du gouvernement français du José Bono, puis ambassadeur auprès des Juifs de Washington.

Aux Cortes espagnoles, des Juifs font à leur tour leur entrée. Voici d'abord Margarita Nelken, digne rivale de la Dalcroze, exaltatrice de la première révolution rouge des Asturies et qui, après avoir promis aux Cortes qu'elle serait la première à faire le coup de feu avec les mineurs asturiens, éternels tagés, on ne put jamais savoir où, aux heures terribles de la lutte, et de la répression. Vient ensuite le député Neumann, dont le nom est véritablement espagnol, pour un député espagnol... Ces deux-là seront, à la constitution du Frente Popular, nommés délégués à Madrid. Ce titre équivaut à désigner les honoraires de la capitale. On ne sera donc pas étonné, en juillet 1936, de les trouver tous les deux, le juif et le Juif, au pouvoir tant des soi-disant tribunaux populaires que pour les hiérarchies nationales de « conseil » de la Montaña, avec toutes les masses de Septembre, sous la Révolution française.

Après les Juifs, voici les demi-Juifs, qui ne sont pas les plus dangereux, ni les moins loquaces.

Si la légende raconte que pour venger l'honneur de sa fille outragée par le roi de Tolède, Don Rodrigue, comte de Geste, à mort aux Mousmans les portes de l'Espagne, les espagnols Araquistain et Alvarez del Vayo ont tenu pour de moindres motifs. Tous deux prometteurs sous de modestes banifères, ils épousent des Juives rencontrées en Allemagne. Et c'est le commencement de leur ascension. Ce sont d'abord les reportages en Russie soviétique, les missions d'édition dont ils sont directeurs, le lancement en Espagne de livres bolcheviques, et d'ouvrages de la littérature spéciale juive, tout et si bien qu'Araquistain et Alvarez del Vayo se trouvent, à la naissance de la communauté et espérée République espagnole, au sein du pouvoir.

Le premier est nommé ambassadeur à Berlin où, par sa femme, il entre en contact avec les milieux juifs et communistes, qui veulent monter le national-socialisme, et qui cherchent des alliés à travers toute l'Europe. A Berlin, Araquistain, alors socialiste, devient communiste. Le second, Alvarez del Vayo, demeure en Espagne, adhère à son tour au parti de Moscou et entraîne avec lui Largo Caballero, qui se parait du titre de Léon espagnol, mais n'est ni l'ennemi, ni l'adversaire du Moscovite. Et c'est par leur intermédiaire qu'arrivent en Espagne, après les élections de février et l'arrestation de José Antonio Primo de Rivera, fondateur de la Phalange, les deux Juifs chargés par Moscou de préparer la Révolution prévue par Léonine. Les Bolcheviques ont bien fait les choses! C'est Bela Kun, le ministre tortionnaire de la Hongrie, qui est délogé par Staline, et c'est Lasovsky, huailler de fonds de la propagande soviétique, qui l'accompagne.

On sait la suite. Les églises brûlent, les couvents brûlent, les palais brûlent, les bibliothèques publiques brûlent. On massacre à la ville, on massacre au village. Furtif, c'est déjà une guerre civile larvée et des massacres sous poils. Les nationalités modistes et

républicains se défendent mal. Gél Boléris parle beaucoup, mais ne fait rien. Les monarchistes, prompts autour de Calvo Sotelo, ont batté. Les phylaristes répondent à chaque coup de revolver par un autre coup de revolver. Et la hâte de leurs martyrs va s'alourdisant.

Et le 11 juillet 1936, le leader républicain Calvo Sotelo, l'un de la véritable âme, est assassiné dans des circonstances atroces, que le monde connaît, et après que la Passionaria est jetée aux Corbeilles et en qui le trahit d'avance : « *C'est comme à Paris pour la dernière fois.* »

Cinq jours plus tard, Franco prend, à Mollia, le commandement de l'Espagne du Maroc espagnol. La guerre est déclarée entre l'Espagne et le Maroc.

Dans les premiers jours de cette guerre, les Soviets interviennent officiellement. Et Moscou envoie à Madrid, comme ambassadeur, le juif Meïsser Rosenberg, bientôt suivi par le juif Groszinski, qui sera l'investigateur des officieuses salles de torture que les Stakhanovs découvrent lors de leur entrée à Barcelone, celle de Raguana. Au fur et à mesure des événements, d'autres Juifs sont envoyés par le Komintern. C'est Wismak, qui commande les troupes de Valence; c'est Artadél, agitateur en Catalogne; c'est Léa Jacobson Haskin; c'est Ilya Elensberg, dont le nom apparaît souvent dans les articles que les journaux communistes français consacrent aux « républicains » espagnols; c'est Kolosov (Gingelberg) Friedlander; c'est encore Stillermann, Prinskoft, Wladimir Roschitzki, Samuel Franklin, Scipio, les uns et les autres chargés de mission, et c'est encore Lazare Fekete, plus connu sous le nom de général Kléber, et qui commande les Brigades Internationales, en compagnie du trop fameux André Marty, et ce sont également les Juifs Adler, Fuchs, Zibrowski, Merkin, Wall, tous intermédiaires de l'Espagne rouge pour l'achat d'armes à l'étranger.

Dans le Comité de non-intervention, cette tragédie larve inventée par la Société des Nations, et inspirée par la pontine Angélique, trois Juifs représentent la Russie bolchevique. Ce sont : Lévinski, de son vrai nom Finkelstein; Maïski, actuellement ambassadeur rouge à Londres, de son vrai nom Steinsman-Spachewski, et enfin Kagan, de son vrai nom Kohn.

Cela se suffit peu, pourtant. En France, le gouvernement du juif Blum pour les « gouvernements », contre la « révolte » Franco. Le juif Weisgold, dit Gambart, qui l'on sait aujourd'hui à Londres, même la danse en compagnie de l'arroseur Brousselle, également à Londres maintenant. Des journalistes juifs, parmi lesquels Magdeleine Fias et l'engagé Philippe Lamour, se font les apologistes de l'armée internationale recrutée par Moscou pour défendre la révolution du « front populaire ».

Fernando de los Rios, le demi-Juif, est à Paris l'ambassadeur venant de l'Espagne rouge. On connaît la fautive lettre qu'il a adressée à José Giral, qui était alors président du Conseil du gouvernement de Madrid, en date du 25 juillet 1937 : « Mon âme est déchirée, dit-il Rios, selon les termes mêmes rapportés dans sa lettre par Fernando de los Rios, qui ajoute : « Je ne l'ai jamais vu aussi ému ». Et le chef du gouvernement « français », qui voulait aider l'Espagne englobée, de dire encore, en parlant de sa volonté de secourir les communistes espagnols : « Je maintiendrai ma position à tout prix, et malgré tous les risques. » Et Rios, aidé par Cot, se proposant d'envoyer en Catalogne plusieurs divisions françaises. C'est là la guerre inévitable. Mais que de plus naturel, puisque les Juifs avaient décidé de sacrifier aux intérêts juifs, à la vengeance juive contre l'Espagne catholique, le sang français. Nous n'avons pas eu la guerre pour les communistes espagnols, mais nous l'avons eue pour les Juifs de Pologne. La partie n'a-t-elle pas terminée.

Il aura fallu tout de même à Franco et aux Espagnols, aidés par les Légions venues d'Allemagne, d'Italie, du Portugal, et les volontaires venus de toute l'Europe, des Belges, des Roumains, des Grecs, et une poignée de Français, il aura fallu à la véritable Espagne deux ans et demi d'une dure guerre pour vaincre définitivement les forces juifs-bolcheviques. Juifs et franc-maçons ont été avec les communistes, les plus redoutables ennemis de la seconde reconquête espagnole. Mais aujourd'hui, à l'entrée de l'Espagne, une inscription ironique, mais certaine cependant, accente l'étranger : « Cette terre est interdite à jamais aux encyclopédies et à la saule d'Isaïah. »

Si les fils de Sion rêvent encore à Londres et à Washington du larcin de la péninsule ibérique tout entière la Terre promise du Nouveau Testament, les Espagnols qui ont appris à connaître leur ennemi le plus acharné et le plus sournois, auront s'opposer une fois encore à toute tentative d'invasion. Les agissements actuels de la diplomatie anglo-américaine vis-à-vis de l'Espagne, sont

prétextes que, dans l'actuel conflit, personne ne peut rester neutre, sont à cet égard assez significatifs. Mais il est vrai que ce n'est plus seulement l'Espagne franquiste qui est l'adversaire à abattre, ni même l'Allemagne nationale-socialiste, ni encore l'Italie fasciste, ni également la Roumanie du maréchal Antonescu, c'est toute l'Europe, puisque toute l'Europe est présente à l'Est, dans le cadre des armées battant contre le bolchevisme, cette fausse politique du judaïsme.

C'est à Titman, un Maroc espagnol que se trouve le dernier ghetto des terres et flotte la « bannière » couleur de sang et d'or.

C'est là, à droite du Palais du Haut-Communiste, qui cache son jardin et ses pièces d'eau dans un bouquet d'arbres géants, derrière une colonnade blanche; c'est là, à droite de ce Palais des Mille et une Nuits, qu'un coin de la ville européenne aux larges avenues, et face à la ville arabe, pittoresque et exotique, mêlant ombre et soleil, sa richesse architecturale et son agencement géométrique, c'est là qu'est le ghetto. Puants et poisseux, traînant leurs pieds sales dans des souliers sans semelles, vêtus uniformément de la bricole grossière et caillasse de leur cabote maure, les Juifs vont de boutique en boutique. Les rues sont étroites. Les portes s'ouvrent sur des couloirs profonds. Une maraude circule une dans ce dédale de rues, de couloirs et de cours, une maraude d'habitude tristement méchante, et qui s'enfuit dès qu'un étranger fait signe de vouloir lui parler. Noyés dans l'indifférence du peuple espagnol, perdus dans le mépris des Arabes, les Juifs de Titman se racontent, le soir, au fond des synagogues ou dans leurs maisons noires, les souvenirs des temps d'autrefois, quand existait à Tétoune, la plus espagnole des villes d'Espagne, un véritable état juif à la cour de Castille, et à Valladolid une Université hébraïque. Ils se disent encore, les derniers Juifs de l'Est et, parce qu'ils ont d'être territoire espagnol, cette ville est marquée, ils se disent encore leurs regrets et leurs espoirs.

Mais de leur passé, en terre d'Espagne, que reste-t-il ? Un vieux cimetière juif, près de Saagoune, et un Musée de Barcelone, une inscription fautive en yiddish.

En Espagne, les Juifs, qui ont paru maîtres de ce pays pendant des siècles, et qui ont dû la reconquérir dans le sang et l'incendie, les Juifs n'ont même pas un mur des Lamentations.



EN ESPÉRANT DE RECONQUÉRIR L'ESPAGNE, LES JUIFS Y ONT APPORTÉ LE BUIX ET LA BOULÈVE

J'AI DÉJEUNÉ

KASHER

par
Jean COMBAT

Que d'étoiles autour de moi ! Il y a la timide, à moitié disparue sous le revers ; l'insoumise éblouissante comme un coïtan au milieu d'un chemin vicinal voisine avec la dégoûtée dont le jeune pisseux ne semble qu'une tache de plus sur son épaugnant propreté, tandis que l'indécise penche et s'évanouit au gré d'un cache-cul opportun.

Mais sous ces étoiles, que de July ! Il y en a des minis, des huileux, des longs, des novitres, des moussus, des pelés, des bruches, ceux, avec des nez noyés en forme de yogan ou des nez gras qui invoquent on ne sait quelle impudice obscénité. Là-dessus des regards trop «ifs, des gestes rapides, inquiétants, une attitude de bête sauvage ou de voleur à la tire.

Singulière atmosphère. Dans ce restaurant luxueux où tout est net, du linge de table aux appliques de cuivre et au bois verni des meubles, malgré les vêtements crus, il se dégage une indicible expression de santé et de moine. Quelque chose comme l'atmosphère de ces salles d'attente où des dégoûtés entassés attendent l'oubli.

De la moue émerge un garçon. A vous la cuisine rituelle.

Je lui rends le menu d'un air dégoûté.

— Dites, garçon ! c'est curieux, moi, ça me gêne vraiment de n'avoir pas le moindre

petit accenti, je voudrais bien quelque chose d'un peu plus consistant.

Pour le coup, il est sincèrement désolé.

— C'est que nous n'avons pas grand-chose. Voudriez-vous des « honnêtes » et quelques répliques d'ose pour commencer ? Et puis, comme entrée, une omelette. Ensuite des boulettes et une choucroute garnie, ou bien préférez-vous...

Et ainsi me sont offertes les possibilités d'un repas à la mesure des gonghries juives. N'étant l'étoile juive, on se croirait aux banquets d'Israël garnis.

Pendant ce temps, faute d'une nourriture suffisante, des gosses de France ne peuvent pas, des femmes s'épuisent avant l'âge, la tuberculose fonce.

Il est vrai que se sont des billets de mille que sort pour régler une addition de cinq personnes, un monsieur de nationalité indéfinie, puisqu'il ne porte pas d'étoile, comme ses compagnons auxquels il tient des discours gut-turaux à mi-chemin entre le gongisme et l'abandon, d'où émergeant seuls... « Sholem... » « Rosovitch... » Julien.

Sortons, mon Dieu, sortons vite.

Comme il fait beau dehors, comme Paris est aimable, comme c'est bon la France. La France sans Juifs.



MENU		
DÉJEUNER 15 F. (10 F. 50 C. 10 F. 50 C.)		
ENTRÉE - PLAT - BOISSON - CAFFE - D'EAU		
DÉJEUNER 15 F. (10 F. 50 C. 10 F. 50 C.)		
ENTRÉE - PLAT - BOISSON - CAFFE - D'EAU		
1. Entrée	2. Plats	3. Boissons
4. Cakes	5. Desserts	6. Cafés
7. Fruits	8. Glaces	9. Bûches
10. Pâtisseries	11. Gâteaux	12. Bûches
13. Fruits	14. Glaces	15. Bûches
16. Pâtisseries	17. Gâteaux	18. Bûches
19. Fruits	20. Glaces	21. Bûches
22. Pâtisseries	23. Gâteaux	24. Bûches
25. Fruits	26. Glaces	27. Bûches
28. Pâtisseries	29. Gâteaux	30. Bûches
31. Fruits	32. Glaces	33. Bûches
34. Pâtisseries	35. Gâteaux	36. Bûches
37. Fruits	38. Glaces	39. Bûches
40. Pâtisseries	41. Gâteaux	42. Bûches
43. Fruits	44. Glaces	45. Bûches
46. Pâtisseries	47. Gâteaux	48. Bûches
49. Fruits	50. Glaces	51. Bûches
52. Pâtisseries	53. Gâteaux	54. Bûches
55. Fruits	56. Glaces	57. Bûches
58. Pâtisseries	59. Gâteaux	60. Bûches
61. Fruits	62. Glaces	63. Bûches
64. Pâtisseries	65. Gâteaux	66. Bûches
67. Fruits	68. Glaces	69. Bûches
70. Pâtisseries	71. Gâteaux	72. Bûches
73. Fruits	74. Glaces	75. Bûches
76. Pâtisseries	77. Gâteaux	78. Bûches
79. Fruits	80. Glaces	81. Bûches
82. Pâtisseries	83. Gâteaux	84. Bûches
85. Fruits	86. Glaces	87. Bûches
88. Pâtisseries	89. Gâteaux	90. Bûches
91. Fruits	92. Glaces	93. Bûches
94. Pâtisseries	95. Gâteaux	96. Bûches
97. Fruits	98. Glaces	99. Bûches
100. Pâtisseries	101. Gâteaux	102. Bûches

S'IL ressemble d'extérieur aux autres établissements de la même catégorie, il y ajoute une étonnante discrétion, ce restaurant dont la pancarte insidieuse : « Entrée interdite aux non-Juifs », n'avait accroché au passage.

Chercher à voir ce qui s'y passe est peine perdue. Des courtois salués par trois épousures de mousseline et une porte qui, à peine entrouverte, semble intentionnellement capter le client, gardent un secret hermétique sur les réjouissances stériles à ce que le menu appelle pudiquement la clientèle indistincte catégorie B.

Tant de modestie, jointe au plaisir rare de me mêler de ce qui ne me regardait pas, ne pouvait manquer de me donner un terrible désir d'y fourrer mon nez.

Je n'avis plus qu'à me transformer en Juif honoraire. Une aiguille et du fil y contribueraient pour la plus grande part.

Une fois étudié le geste qui, plaquant grossièrement ma serviette sur le sein gauche, achevait de me mettre dans le peau du rôle en prisonnant d'inutiles dévotions les amis que je pouvais rencontrer, l'étiquette par, fin prêt à m'appeler Lévy et manger la carpe farsie.

Minute émue, voici la porte où rebute une dernière fois à mes yeux la pancarte fatidique : « Interdit aux non-Juifs ».

Poi d'inspiration, j'entre... je suis entré.

Une Jasbel platinée fond sur moi. Sur son sein abondant, une étoile ; sur le ventre, perles, bijoux, cristaux...

Que va-t-on me faire ?

Rien. Je suis remarqué vers une table inaperçue et je réalise, trop tard, que j'ai osé de consulter le code de la police juive. Car il y en a un, quelque chose comme cela sur la moitié des hommes gardant leur chapeau sur la tête, contrairement à toutes mes idées sur les belles manières.

Das je dire merci, lui donner du sous ou remettre mon chapeau ? Par bonheur elle s'enfuit vers un autre Diable.



FAUSSAIRES CONTRE CHA...



UN TROUQUAGE JAMAIK

M. DOUMERGUE SE BERGE BÈRE D'ÉLYSÉE AUX BOUTS DE SON SUCCESSION À LA PRÉSIDENTIE DE LA RÉPUBLIQUE. M. BRIAND A DÉJÀ LA LÈGÈRE MALHEUREUSEMENT POUR LE MAGAZINE QU'IL DOUMERGUE QUI PUT ÊTRE.

J'ai connu des reporters photographes depuis bien longtemps. Des vrais. De ceux que l'on retrouve inépuissamment au premier rang dans les catastrophes comme dans les événements officiels. N'él est rare qu'ils correspondent au portrait répandu par les romans populaires qui en font des héros taciturnes, effus de l'écrit et fumant des tubes exotiques, ce sont néanmoins des hommes qui se connaissent pas le mot « impossible » et cherchent sous le gousset un amour passionné de leur métier, dont l'un d'eux me disait :

« Chassez d'images ? Tu te rends compte de ce qu'on est obligé de chercher. Si les gens attendent seulement ce qui se représente de choses de corvée et d'ingratitude avec les yeux ils seraient moins poètes.

Les Juifs n'ont pas marché, eux. Jamais, un grand ponton, la corporation n'en a compté. Son que certains n'ont pas le titre de reporter, bien sûr, mais les plus laudis n'ont pas été au delà du paysage. Les autres, la majorité, se sont arrêtés à la photographie artistique, comme ils disent. C'est-à-dire au au dans ce qu'il a de plus plate ment pornographique.

Je n'ai qu'à fermer les yeux pour voir surgir le Juif tout égaré despotisme au Juif chance Brinsky l'illustration de FOULÉ et le bonnetier à son directeur, le Juif Fels des photos obscènes qu'il collectionnait ; et le blond Gerin qui m'entretenait sans ruse de son projet de se consacrer au l'édition de « notre belle France » ; et Illeg Block, et Halimann, et Shostal, célèbre pour son rayon de photos de cinéma qu'il recevait d'Amérique à titre de publicité et revendait au prix fort, et Halimann, et tant d'autres...

C'étaient pourtant les moins dangereux. Des salisseurs, sans plus. Ils ne s'en étaient pas tenu là, malheureusement. Ils avaient réussi à mettre la main sur la plus grande partie de la production d'acteurs photographiques. Comme informateurs seulement, bien sûr, mais leur action n'en était que plus considérable. En effet, les maudites de la presse eux-mêmes ont été dépendre par le besoin toujours grandissant



MEURTRIÈRE. LA S.A.P. SURVEILLE LES OBSEQUES DES VICTIMES DU DROGIST.



UNE POURSUITE DE COURSE DE RETOURNE : IMPHENSIBLE L'OPÉRATEUR FAIT LA PHOTO.

CSEURS D'IMAGES

d'informations immédiates et sensationnelles qu'ils ont éveillées chez leurs lecteurs. Leurs services photographiques ne pouvaient suffire à leur donner la mesure d'urgence de documents où se choient l'actualité quotidienne, de cet secours aux agences de reporters, sensibles à leurs appels, elles leur font parvenir l'actualité photographique du monde entier.

Cette que c'est un métier qui peut être méconnu, puisque l'on a payé jusqu'à nos jours et plus le droit de publier une seule photo, la situation de ces agences au carrefour de l'information en fait un instrument de propagande d'une importance capitale. Les Juifs ne s'y sont pas trompés. Les postes vitreux à deux de direction et, si bizarre que cela puisse paraître, de représentation tombèrent entre leurs mains.

En général, seul juge de l'urgence et de la valeur des photos qu'il présente, le représentant peut en effet offrir le document qu'il veut exposer avec le léger retard entraînant pour lui retirer toute chance d'être bien placé, voire même publié. Or, les agences les plus importantes étaient représentées par des Juifs : Babaki pour Keystone, Mlle Dreyfus pour France Press, où son influence était prépondérante, Israël pour Wide World, la SAFARA par la Juive romaine Katz et le Juif égyptien Levy, qui

s'y attacha plusieurs mois encore après l'armistice, etc.

Les directeurs juifs d'agence jouaient à cette possibilité de couvrir l'art plus raffiné de leur en traquant la photo en la présentant qui l'accompagne. Cela allait de la présentation comme actualité — lorsque la photo était d'ordre assez général pour le permettre — par exemple arrivage massif de légumes aux Indes — et pour éviter les frais de reportage, d'une photo d'archives, cela n'était guère qu'une escroquerie, à la falsification complète du texte dans des buts de propagande locale à imaginer.

Surtout s'il se présentait sous la forme d'un cadrage astucieux beaucoup plus rare était le truquage même de la photo sur document d'ordre sans excuse possible.

L'exemple le plus fameux en est celui perçut par le magazine l'Heure qui débata, et finit, sur ce coup de maître.

Parmi les plus croyants de ceux qui avaient la charge d'informer le public français on comptait à l'époque Ferns le Juif Anderson et le docteur Yakovlev Mamou Popkin dit James King, Garai à Keystone, le Juif Friedman à l'Interprete, le Juif Cohen à l'AG-FP, le Juif Marnet spécialiste du portrait. Hormis la cette liste qui est maintenant du passé. Ces faussaires n'exploiteront plus les chasseurs d'images.

J.-T. MARTIN.



VICTOIRE: AU DERNIER MOMENT LE CHAR ENNEMI A ETE DETRUIT. IL ETAIT TARD.



A PEINE LE NOUVEAU A-T-IL COMMIS SON CRIME QUE LE REPORTER EST LA.

COMME EN TEMPLANT LES
SOUVERAINS D'ESTRÉE, LE
REPORTER PHOTOGRAPHE
DOIT SOUVENT TRAQUER SA
VIE POUR REMPLIR SA
MISSION D'ACTUALITÉ.

Histoires morales



inquiétait pas de se mouiller et l'emmena au point de départ.

— Devine la volée et les affluents, j'ai plus l'habitude que toi de la rivière. Je vais mettre le tout sur ma tête, car il y a un peu de courant aujourd'hui. Pose le premier, tu vois l'îlot. Tu n'as rien à craindre, on a toujours pied. Aussitôt arrivé, fuie à l'écart, et tu auras le plaisir de la chaussette pour que je démonte à mon tour.

C'est pourquoi, par une belle nuit et jusqu'au matin, quelques riverains ont pu entendre, à intervalles réguliers, le cri d'un animal pouvant à la rigueur être une chaussette, mais certaine d'une laryngite chronique.

Depuis, Isaac La Rappe recherche la consigne marine mathématique qui a été l'abandonner sur un îlot du Cher avec son voile de prière pour tout vêtement, car, pour comble de malheur, la barque devant servir au transport n'avait jamais existé dans l'îlot.

Isaac n'a pas évité la police ! Est-ce par hasard qu'il n'aient pas confiance ?



Où passe moins facilement la Cher, ligne de démarcation de la zone occupée, que les autres ne traversent la mer Rouge, à la belle époque, sous les ordres de Moïse. Isaac, dit « La Rappe », n'était cependant pas encore « marqué » à l'époque, ce qui signifiait que sa nationalité d'origine le dispensait de porter l'étoile jaune. Il n'y avait donc pas lieu de s'effrayer. Mais le communisme officiel, qui était confédéral au Ghana, laissait prévoir que la situation était susceptible de changer rapidement : c'est pourquoi « La Rappe » se trouvait il y a quelques mois sur les bords du Cher, où des consigneurs bien informés l'avaient averti.

L'endroit propice fut repéré et, à l'heure H, Isaac entendit près de lui, dans un buisson, la voix de son guide, lequel, en caleçon, les chaussures pendues autour de son cou, l'invita à se mettre dans la même tenue, la baraque de fortune servant à la traversée se trouvant dissimulée à quelques mètres du rivage, dans un petit îlot garni d'arbustes que l'on apercevait de la rive. Puis, lorsque celui-ci fut pris et un peu tremblant, il vint à la fois de s'élever qu'il portait sa

Avant la fin de la partie, leur le monde est d'accord en ce point : à droit, par protection, à 25 cigares, valeur dix francs, ou prix de cinquante francs la paire.

— Ah ! ce monde noir, d'ailleurs, et dire qu'il faut y passer ! Le plus curieux c'est que le vendeur détecte le cigare et qu'il n'en sacrifie un que pour « allumer » le client. Il préfère la cigarette, mais le cours connu de 80 francs le paquet ne lui permettrait pas d'être de bénéfices. Le cigare, même moderne, se prête mieux au marché noir. Voilà ! Bien compris.



LE MAL BRANCHÉ...

conversation des occupants de la table voisine était édifiante. Un des convives, lui-même porteur des lunettes, par-dessus lesquelles il regardait ses interlocuteurs, paraissait beaucoup mieux renseigné que la « radio » du chef d'orchestre.

— Mais non, mes amis, il ne s'est exactement rien passé. L'expédition parfaitement préparée et tenue secrète a été une surprise pour le pirate espagnol qui a été d'une femme exemplaire. Sur 5.000 ornements, il n'a pas été fait un coup de feu. Des agneaux, je vous dis !

— Mais enfin les morts, la résistance ?

— Les morts se portent bien ; quant à la résistance je n'ai constaté que celle d'un individu qui prétendait, fortement dans le bureau voisin, inventer par cette phrase énigmatique « à la fin du monde » ce qu'il me veut à faire !

Je l'ai pris par le revers de son veston et lui ai alors demandé ce qu'il allait faire. L'homme a paru surpris, et très calmement m'a répondu :

— Ah ! monneur le Commissaire, contre vous y aller vous autres ! Vous me prenez au dépourvu.

Mes voisins de table avaient quitté le restaurant lorsque l'un d'eux, se levant, fit signe au chef d'orchestre.

— Vous avez sans doute un bon poste de T. S. F. chez vous, lui demandai-je ?

Et sur la réponse affirmative il dit :

— Et bien un conseil, indéfiniment, il doit être branché sur le vide-ordure !

« Le » français « n'en est pas encore revenu ».

Commissaire LE GOY.



IL N'Y A PAS DE PETITES AFFAIRES



procent plus tolérante et où ne flourishait pas l'étoile jaune.

— N'attendez pas la divo, avait conseillé la famille, il serait peut-être trop tard, on touchera pour toi.

Et discrètement on a cédé pour un bon prix la carte à un autre Juif, bien appuyé, qui touche ou fait toucher le tabac de celui qui est parti. Le baragoule ignore le plus souvent le truchement, il n'a pas du reste à demander l'identité du client et honore la carte enregistrée à son débit.

— Maintenant que le prix du tabac est augmenté, la famille est capable de me demander une ristourne, disaient le possesseur d'une de ces cartes.

La méthode de cet autre descendant d'Israel, à qui se partageait en linge dans une soirée de choix, est plus originale. Lorsqu'il est sûr de se trouver en présence d'un fumeur, il sort négligemment des cigares touchés à l'aide des cartes et, devant l'étonnement de son partenaire, soupire :

— Oui, mais à quel prix ! J'ai pu en avoir cinquante. Que voulez-vous, c'est ma passion.

Où ne pense pas à tout ! mais les paroliers du ghetto sont là pour ripaier l'ennui à leur profit.

C'est ainsi que les hostilités éternelles se sont vu retirer à leur départ leurs gains de tabac de la zone occupée et les baragoules ont été avisés d'avoir à payer ceux-ci du nombre de leurs clients ; mais il y a les autres, ceux qui ont réussi à « s'échapper » par leurs propres moyens dans une zone qu'ils sup-



M. DARGUIER DE PELLEPOUX A SON BUREAU

L'ARYANISATION DE L'ÉCONOMIE COMMENT SONT VENDUES LES AFFAIRES JUIVES

par G. BERTRAND

FORCÉMENT essentiellement politique, l'aryanisation a trouvé en France son plus large champ d'application dans le domaine économique, puisque c'est dans ce domaine que la race juive a contribué à ses efforts.

C'est ainsi que la mission d'intérêt public confiée au Commissariat aux Questions Juives s'est concentrée dans l'importance considérable donnée à son service d'aryanisation économique. Il s'agit d'un véritable programme de gouvernement en voie de réalisation.

Contrairement à ce que peut insinuer une propagande inférmée, l'aryanisation économique dictée par des nécessités opérationnelles françaises, se poursuit en vertu et dans le cadre d'une législation française dont les textes fondamentaux sont les lois des 2 juin, 22 juillet et 27 novembre 1941, et l'arrêté ministériel du 6 octobre 1941.

L'aryanisation s'applique non seulement aux entreprises juives, mais aussi aux immeubles de rapport et aux valeurs mobilières en participation financières. Il s'agit guère de formes d'activité économique qui puissent y échapper, sauf les biens privés des juifs, les entreprises artisanales se livrant au travail à façon, et les petites exploitations agricoles.

La procédure d'exécution.

A la base, la loi a placé l'Administration précisée qui, mandatée par le Commissaire Général, assure la gestion de l'Office à exécuter, tout en permettant l'information des intérêts juifs, par vente à des aryaux en bloc ou par éléments séparés. Dans ce dernier cas, il est assisté d'un

mandataire de justice. Ceci est la procédure normale; mais on rencontre des variantes assez nombreuses; notamment lorsque c'est pour créer la sécurité d'une aryanisation opérée spontanément par les intéressés que l'Administration précisée intervient.

Il agit sous sa responsabilité avec les pouvoirs les plus étendus, mais sous le double contrôle du Comité d'Organisation exécuté à titre consultatif, et du Commissariat Général qui suit toutes les opérations.

Ce dernier s'exerce directement par le Commissariat pour les affaires de Paris et de la Seine, et par l'entremise des Préfets ou des Directeurs Régionaux dans les autres cas. Une des questions les plus délicates est l'appréciation de l'intérêt économique de l'entreprise afin de savoir s'il convient de l'aryaniser ou de la liquider. C'est ici que le Comité d'Organisation intervient utilement.

Un contrôle supplémentaire est exercé par le Ministère des Finances qui désigne un commissaire aux comptes dans toutes les affaires d'une certaine importance.

Dans tous les cas, les ventes se font par appel à la concurrence. Le produit en est versé à la Caisse des Dépôts et Consignations aux comptes des intérêts juifs. L'efficacité de la politique d'aryanisation économique doit donc pouvoir être évaluée d'après le volume de ces comptes.

Mentionnons l'existence d'un fonds de solidarité destiné aux juifs indigents et alimenté par un prélèvement sur les contributions d'entreprises. Il sert à subventionner l'Union Générale des Israélites de France qui groupe toutes les œuvres juives.

Tel est, dans ses grandes lignes, le

processus d'aryanisation économique où se révèle le souci du législateur d'assurer le maximum de garanties contre l'arbitraire et les abus.

Les difficultés rencontrées.

Derrière et tend vers dans le cercle des départements ministériels, le Commissariat Général aux Questions Juives accomplit une tâche très complexe de difficultés.

L'aryanisation, en effet, a été entreprise en France dans des conditions profondément plus défavorables que celles où elle l'a été à l'étranger. L'Allemagne, par exemple, a, en temps de paix, entrepris l'aryanisation après une longue préparation de l'opinion publique, et ce se traduisant un délai de plusieurs années pour obtenir des résultats concrets.

A Paris et dans la zone occupée régnait une incroyable confusion. L'année avait précédé de leurs dirigeants nombre des principaux affaires juives. A l'inverse, en zone non occupée, c'était une véritable invasion de réfugiés juifs, la plupart apatrides ou naturalisés de fraîche date, tombant à l'improviste dans des localités dont les habitants n'avaient, en général, qu'une très vague notion de l'existence d'une race juive.

Parfois d'argent liquide et des stocks de marchandises éparpillés avec eux, ils s'étaient amenés peine à représenter leur négrier, le plus souvent en utilisant des prétextes assez aryaux. Cet ensemble de circonstances n'a pas facilité la tâche des agents de l'aryanisation quelques mois plus tard.

Les juifs, se sentant menacés, ont utilisé des moyens les plus variés pour mettre leurs intérêts à l'abri et les protections même ne leur ont point manqué. Il s'est rencontré, d'ailleurs, des cas assez nombreux où de notables aryaux juifs ont disposé comme on leur a vu le soustraire à l'application des lois.

Les lois spéciales à l'aryanisation économique ne sont pas exemptes de lacunes. Mentionnons notamment, la loi du 22 juillet 1941 mettant le Commissariat Général dans l'obligation de faire la preuve des renseignements d'affaires juives combinés avec la complexité d'aryaux, ce qui constitue un sérieux obstacle toutes les fois que le Commissariat ne peut pas s'appuyer sur les ordonnances allemandes pour l'exécution des opérations de cette nature.

Résultats et perspectives.

A l'heure actuelle, avec près de 2.000 dossiers ouverts à Paris et dans le département de la Seine, environ 100 dans les départements de la zone occupée, et 1.000 dans les départements de la zone non occupée, la majorité et les plus importantes des affaires juives ont été exécutées. 5.000 aryaux ont été homologués en zone occupée, dont 1.500 entreprises artisanales méritant pour la zone non occupée, en raison d'une existence beaucoup plus grande des juifs et de leurs familles, le pourcentage aryaux s'est que de 10 %, et cela seulement d'ailleurs grâce à la nomination de M. Darguier de Pellepoux.

Le Commissariat Général aux Questions Juives peut désormais prétendre réaliser son programme dans un avenir rapproché.

Mais que l'on ne s'y trompe pas, l'aryanisation économique actuelle ne représente que la phase de première urgence d'un traitement plus profond et à long terme qui devra prélever le pays contre tout retour offensif de l'ennemi juif. C'est alors que la question se déplacera sur le plan international, et ceci est une autre histoire qui dépasse le cadre de ce modeste exposé.

L'U.R.S.S. C



LÉONIDE DE NOÏV dit quelque part dans son étonnant ouvrage *L'Homme devant la Science* : « Nous vivons d'illusions. Nous avons vu que lorsque les illusions sont permanentes et quotidiennes par tout, elles constituent ce que nous appelons la stabilité. » Pendant vingt-cinq ans, les illusions entretenues sur la Russie Soviétique ont servi de stabilité à tous ceux qui ne passionnaient point ce mystère mal défini mais cependant capital de l'U. R. S. S. en construction.

Le fait que nul n'y ait pu dégager l'essentiel de ce mystère avant que la guerre soit partie en Russie tient dans la suite de la proposition de Léonide de Noïv : « Nous ne risquons de commettre de graves erreurs que lorsque nous confondons, par notre orgueil, cette réalité qui nous est propre, avec sa cause qui nous échappera toujours. »

Pendant vingt-cinq ans, les hommes d'Etat, les économistes, les juristes, essayaient de donner une explication de la transformation radicale de l'ancienne Russie, sans aborder le problème de la causalité. Ils voyaient, certes, les effets mais n'osaient ou ne pouvaient remonter aux causes ou, plus exactement, ils attachaient le fait à des causes croisées. La plus constante consistait à se référer au fait slave pour expliquer la résultante « soviétique ».

Il est impossible d'évaluer en instant le processus révolutionnaire russe sur le triple plan politique, économique et culturel, en en ramenant les causes à une évolution quelconque du slavisme. Aujourd'hui que les frontières sont tombées et que la situation mondiale est clarifiée, le fait soviétique s'éclaire et s'explique par le fait juif.

J'en cite la révélation aux marches onest du slavisme, en Pologne même, hors de la zone de domination politique propre des soviets, mais en plein territoire de colonisation culturelle juive. Et il est bon de faire remarquer à ce propos que les formules politiques ne signifient pas grand chose, qu'un système de gouvernement n'exprime rien par lui-même et ne traduit en définitive ses intentions profondes que par le « style de vie » qu'il impose aux peuples soumis à ses lois. Entre diverses manifestations de la colonisation juive à l'Etranger, j'ai choisi pour cette étude l'archétype, et je suis en mesure de montrer qu'elle suffit à révéler le fait soviétique au plan mondial de l'activité juive. En Pologne donc, je fus frappé par les gains de chemins de fer construits depuis la créa-



ONSTRUIT JUIF

par Marc AUGIER

VOLONTAIRE DE LA LÉGIION ANTIBOÛCHVIQUE
ANCIEN COMBATTANT DU FRONT DE L'EST

tion du nouvel Etat. La gare traditionnelle était, depuis le dix-neuvième siècle, une grande voûte, les nouvelles gares sont des cubes de béton. Modernisme, facilité et rapidité de construction, sécurité en confort ? pas même. Mais le bistrot révolutionnaire tient dans le style de cette construction. Le toit plat, en terrasse, était historiquement étranger à toute construction publique ou privée de Varsovie à Mladivostok. Seul le Juif fut en mesure de l'importer, soit par instinct, soit par calcul, car il est en fait architecturallement oriental. La construction trapézoïdale, l'horizontale du toit, sont aussi dépayssés chez les Slaves que chez les Celtes, car l'Oslo, comme nos cathédrales, est conçue dans le plan vertical, traduit un élan issu, comme l'arbre, de la terre.

Des gares modernes de la Pologne à celles de l'Union Soviétique, on n'observe aucune transition. En Russie, elles sont construites à l'échelle dissuasive du pays et des normes du plan quinquennal, comme celle d'Orcha, par exemple, mais l'inspiration juive est toujours déterminante. Ce qui s'offre en indication d'intention dans le style des gares apparaît au voyageur occidental comme une fin, une éthique architecturale dans la bâtisse publique, les cités ouvrières, les hôpitaux ou les immeubles à logements populaires, construits depuis le premier plan quinquennal.

C'est à Smolensk que l'inspiration juive de l'architecture en U. R. S. S. se fut pleinement révélée. Au sommet de la colline qui porte la ville ancienne sur son épaule, l'incendie a manqué de faibles, c'est-à-dire contre les murs de ciment, une mosquée contre un flut d'immeubles modernes, allant de l'Hôtel Molotov au « parc de culture ». Dans ce secteur, les bâtiments de six à huit étages sont nombrés. Ce sont les frères des cubes noirs de Tel-Aviv. Je retrouve en eux les normes que je connais bien, que mes parents ont implacablement de par le monde et que je retrouve à New-York, comme à Stockholm, à Paris comme à Tunis, à Salomonique, à Budapest et dans le Berlin de 1931. C'est l'Internationale de la bâtisse aux lignes simplifiées mais sans élan, aux balcons ventus ou collés aux façade

des comme des balcons, aux cloisons en trompe-l'œil et aux toits plats : c'est la conception, le goût, la nostalgie juive. Je dis nostalgie juive, car tout immeuble sous des plans d'architecture juive évoque la tour de Babel écumelle et le drame fondamental de l'âme juive : la rupture entre le rêve mondial et les possibilités réelles du peuple.

Aucun doute ne peut subsister, ils ont signé les immeubles de Smolensk et de Minsk, comme ceux de Manhattan, il n'est pas ici jusqu'aux emblemes des ligatures qui me témoignent de leurs origines : les belles peintures au jaune d'œuf, les potagers de couleurs rouges, et jusqu'au noir laiteux, tout est là. Quel contraste entre ce style d'importation et la force tellurique de la Russie sur le style ancestral ! L'Oslo est toute humilité face à l'orgueilleux Palais des Soviets. Jamais il n'y eut aucune aussi complète entre deux civilisations : les Soviets se superposaient à la Russie, mais ne la complétaient pas.

Dans ce domaine particulier de l'architecture, on est bien obligé d'admettre la prise en charge et l'inspiration par d'autres races que celles du slavisme. Si le bolchevisme avait eu sa source première dans le domaine racial russe, nul doute qu'il n'ait donné naissance à une architecture plus ou moins reliée à la tradition de l'Oslo, dans de l'arbre.

L'art du Proche-Orient palestinien, revu et corrigé par Manhattan, alimentait seul cette civilisation nouvelle qui était, il faut bien le reconnaître et l'admettre devant cette surprenante unité de construction qui s'imposait depuis vingt-cinq ans dans toutes les cités nouvelles, une civilisation mondiale, celle du Juif.

Le drame du peuple russe est en tout point semblable au nôtre. Ivan et Jacques Bonhomme ont des responsabilités infiniment plus lourdes que celles du fermier nord-américain. Celui-ci a l'excuse de ne posséder aucune tradition, alors qu'il a fallu aux vieilles races une mentalité de cadavres pour cesser d'édifier des basiliques Sainte-Basile et des cathédrales de Chartres.

Le bolchevisme et son danger ne résident pas dans le « mythe de l'homme au couteau entre les dents », il est dans la lente et progressive élimination des forces qui crurent de créer de la beauté tellurique, dans la perte de toute conscience raciale qui ouvre à l'architecture, à l'ingénierie, à l'habitatisme juif, les portes de nos vieilles civilisations.

MINSK



KHARKOV





QU'IMPORTA LE SPORT MODERNE QUI JEFF DICKSON
PUISSE MOÛVER LA ROUE DE



MAIS BARR ET L'UN DES GROTIQUES DU SPORT MOD.
L'HOMME MONTAINE

Nous l'avons montré dans notre précédent article, s'il n'est trouvé, particulièrement en France, des athlètes juifs, il n'en est dans le nombre aucun dont le nom soit appelé à rester légendaire. Par rapport à l'athlétisme on a l'Américain, Henry Leonard dans les athlètes, Abundant aussi, par rapport à l'armes ou l'athlète, et Nakachi par rapport aux Borg.

En revanche, dans toutes les combinaisons louches auxquelles le sport donne lieu, on fait la vedette. Il s'agit de la suprématie même par son impénétrabilité que par son impudence et son manque de scrupules, par l'effronterie avec laquelle il place sous l'invocation du sport des exhibitions qui mettent l'homme, le citoyen voire (!) au-dessous, bien au-dessous de l'esclave de Judas.

Un modèle du genre : Jeff Dickson

En France, nous avons eu un modèle du genre en M. Jeff Dickson. Il est rentré trop tôt aux Etats-Unis pour que pût être déterminée sa tenue au juvénile. Mais sa malhonnêteté, son amour de l'argent, son mépris des valeurs et son absence de respect humain le situent, autant que son insistance à s'enrichir de Juifs. Son acte de coup d'état des Juifs, dont l'ignominie grandiose, ses plus méchantes exhibitions furent les Juifs des Juifs, L'Américain à qui, par contre, le honneur (il devait en % de son gain), Paul Baroni, Lew Baroni (qui avait un bureau au Palais des Sports) et Léon Ben.

Dickson afferma le Vélodrome d'Hiver grâce à une société anonyme de son cru qui possédait soixante-dix parts de Juifs. Après que les gentlemen qu'il sollicita au sport s'enrent de limites que celles qui lui imposèrent une police juive et un public qui retrouvait, par ailleurs, des Juifs de son critique.

Disposant, en exclusivité, du seul grand stade couvert de Paris, jouant sur le vélodrome grâce aux recettes du patinage, Dickson pouvait exercer sur le sport français une influence considérable. On sait comme il en usa.

Il se révéla vite et pétante que, malgré, Dickson ne put, malgré des tentatives multiples, jamais obtenir l'argent d'organiser ni à Berlin, ni régulièrement à Londres (où pourtant, ...).

Il se vengea en essayant de nous infliger toutes les sensations possibles dont l'homme s'est fait une spécialité. Marches traqués de hockey sur glace, patinage transformant leur sport en manège de cirque, luttas de patinage et malheureusement toujours qu'illes furent interdites le soir même; tout cela culmina en la création du « roller-skating » où on s'était efforcé de marier les sensations des courses de Ste Jean, du patin à roulettes et des luttas de femmes! On voyait des hommes et des femmes (sur les dérapages étaient mixtes) sous couleur de courses où l'obstruction était permise par tous les moyens, se prendre aux cheveux, se porter des coups en jamba, dégringoler pile-mille sur la piste, sans merci, sans pitié... et sans la moindre sincérité non plus.

Le Mex dans l'ordure

Tout cela allant de pair avec la lutte libre et la boxe où Dickson, directement ou par personnes interposées, rigolait en malice, rigolait les résultats et les phases, et même le costume des légendes. Se vengea pas, en montant des Sociétés, qu'il cherchait une attraction au combat libre entre un Italien (qu'il choisit) et un porteur Aloyois (peut-être américain de son état) qui monta sur le ring accouté d'une gauduche loucha qui d'après, de l'air, le dégoût du Négus.

LES PITRES du Sport

par JEAN DAUVEN

Ces moments nous acheminent vers les chapitres troussés des magazines américains de Dickson. Si la guerre n'était venue y mettre le baï, un dante qu'on avait vu chez nous aussi de ces « batailles royales » qui perdent une prison de malheureux dantes liches, une d'un coup parfait, embourbée d'huile à locomotives, sur un tapis glissant de cambouis où ils ont peine à tenir debout. Et la foule s'achève de les voir, au cours de la lutte, plonger dans l'ordure, généralement éparpillée sur le sol, ce visage que le Ciel nous rendrait au ciel.

Ah oui! la bêtise s'est produite à temps mais s'il n'était pas le bon d'importer cette obscène trouvaille des premiers juifs-juifs, du moins Jeff et ses acolytes parvinrent à tenir quelques longtemps et ferme dans la fange le visage du sport français.





MAL GARDÉ ETAIT LE DERNI JOUR DU DIRECT. LES JOUEURS ENCOREMENT LE SOUTIEN QU'IL PORTAIT POUR SON MARIAGE CONTRE TOMMY FARM

Un Himsloys de résonance

Des scandalieuses combinaisons où Dickson est part, la plus retentissante fut celle qui s'éleva autour de la carrière de certains boxeurs. Ce fut un enlacement sans précédent de bluffs et de mensonges.

Le Juif Léon Séé, leire du critique à qui le gouvernement Hims rendit le soin de surveiller la chronologie française, a exposé tout un long, dans l'hebdomadaire *Martina*, alors dirigé par le Juif Beré, comment la carrière tant entière de ces boxeurs fut menagée à coups de trinquages, de commissions et de « coups ». Les adversaires étaient payés pour se coucher devant eux, tout leur est dû. Il faut lire ce tissu de vantardises et de bassesses pour se rendre compte de l'insolence avec laquelle la vanité juive triomphe lorsqu'elle croit avoir réussi. A chaque page Séé y parle de son père (il n'a pas de père) et de son génie.

Jamais on ne vit un goupil défriser une telle pyramide d'importunes pour, ensuite, s'en vanter. Même dans les milieux les plus corrompus on n'admire pas que celui qui a commis un mauvais coup aille, après, « manger le morceau ». C'est ce qu'a fait Robert Léon Séé, sans honte, d'ailleurs, et sans grand succès.

Un ne fleurira pas mieux comme illustration du cortège d'ordures que le Juif assis dans son village, et un pourrait même lui donner, en épithète, mais il conviendrait de suggérer que parmi ceux qui causent le plus de mal au sport français, il y en a des Juifs, même hors du monde de la boxe, qui en fourmillent.

Jacob, Lévy et consorts

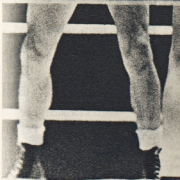
Président de la Commission Technique de la Fédération Française d'Athlétisme, le Juif Jacob, doué de tout, mais tout et en particulier le déshonneur et l'enthousiasme, précipita dans un gouffre dont il n'est pas sorti encore, notre athlétisme national. Le Front Populaire lui donna la Légion d'Honneur au moment même où il saignait à la tête d'un Comité qui vivait à supprime en tout un monde à reborder, notre représentation aux Jeux de Berlin. N'est-ce pas exagéré ?

Autre décoré, Bernard Lévy, marchand de biens, mit son empreinte sur notre football qui n'est pas encore guéri des maux de trinquage, du complexe de « marchand de viande » qu'il a introduit dans le sport professionnel, dont il fut l'un des instigateurs. Tout le monde est ensemble des conseils d'expert-justice, avec les réformes frauduleuses, les naturalisations précipitées, les déshonrages en sous-main, les décrets d'écrits, les signatures contrefaites à des athlètes étrangers, les matches arbitrés et les équipes vendues, toute cette infâme cuisine lui est imputable.

Après ces deux brillants époux, à quoi bon énumérer les autres, dont les fautes furent moins apparentes et les actes moins mérités... Justifions-les (quoique même le Juif n'a jamais grande réputation) et certes Jacob et Lévy ne faisaient pas exception. Ils vendraient sans valeur, mais non sans peine, nous pourrions aisément montrer leur rôle corrompeur dans ce domaine du sport où tout prend une portée considérable et possède des répercussions énormes, en raison du grand nombre de jeunes qu'il attire.

Mais c'est assez de dire pour cette fois que, dans les stades et dans les comités, l'action du Juif est et qu'elle est partout : destructrice, négative, égoïste, amoral et intéressée.

Et double : notre sport ne s'est pas encore débarrassé de l'influence juive et, presque partout, il continue selon les directives de nos maîtres d'être qui, s'ils revenaient, n'auraient pas grand chose à changer à son exploitation présente.



LA QUESTION JUIVE DANS LE MONDE



A l'occasion du vingtième anniversaire de la marche sur Rome, l'association de l'association a organisé une partie dans le cadre du dimanche définitif de la Villa Giulia.

En plus des autres commémorations à l'histoire et aux luttes du parti fasciste, celle qui est consacrée à la question juive et à la responsabilité fait ressortir leur danger d'une manière frappante.

Après tant d'autres, la Hongrie, qui a eu la particularité d'être le seul pays à avoir fondé un Institut d'étude des Questions juives.

Une colonie juive qui compte plus de 3.000 personnes vient de s'installer à l'île Maurice, près de Madagascar, malgré les protestations de la population qui comprend de nombreux Français d'origine. Plusieurs incidents se sont déjà produits.

L'ancien directeur du « Service Mondial » de Frankfurt, dont on connaît la puissante action antijuive, M. Schirmer, vient d'être blessé sur le front de l'Est où il combattait au premier rang des forces européennes contre le bolchevisme. Sa vie ne serait heureusement pas en danger.

Après avoir pris possession de ses fonctions de chef de l'administration civile en Afrique du Nord, l'ingénieur Girard a pris sans délai des dispositions en vue de la restitution des biens juifs confisqués.

L'administration militaire japonaise à Manille vient de prendre des mesures contre les juifs qui ont mis à profit la situation pour se livrer à des spéculations malhonnêtes à l'occasion des îles Philippines.

Au cours d'une loi promulguée par le journal officiel, les juifs ne peuvent en aucun cas s'établir dans les départements suivants : Alsace, Pays-de-Lorm, Haute-Savoie, Alpes-Maritimes, Var, Bouches-du-Rhône, Gard, Hérault, Aude, Pyrénées-Orientales, Ariège, Haute-Garonne, Haute-Pyrénées, Basses-Pyrénées.

Il ne sera délivré aux juifs qu'exceptionnellement des titres de circulation pour ces mêmes départements. Les contrevenants à ces dispositions s'exposent à des poursuites judiciaires et, éventuellement, à une mesure d'internement.

Quant à l'interdiction faite aux juifs de nationalité française de voyager, il est prévu que certaines autorisations exceptionnelles peuvent être accordées par les commissaires de police et les brigades de gendarmes.

Les juifs dont l'activité professionnelle laisse supposer le caractère de la déplacer continuellement obtiennent des titres de circulation renouvelables.



A l'occasion de l'anniversaire de la mort de Abraham, l'Association des journalistes antijuifs a organisé une réception sur la tombe du grand Français.

Un rapport américain trouvé à Alger prouve l'insurrection des Français et des Musulmans résidant en Afrique du Nord, pour faire de la place aux nigres vivant aux Etats-Unis. Les juifs, qui ne sont pas impliqués dans ce plan, jouissent de la ville d'une caste dégoûtée placée au-dessus des nigres immigrés.

Dans une lettre adressée au « Times », un membre de la Chambre des Communes, Sir John Warrless Milnes, demande au Gouvernement anglais de faire en sorte que la Libye puisse accueillir au plus vite, sous le contrôle des Nations Unies, les juifs exilés d'Europe.

Que juge actuellement, à Mexico, Jacques Marnard, second de l'association de l'ex-commissaire juif Trotsky. Des propositions extraordinaires ont été prises pour empêcher toute manifestation et toute tentative d'endossement de l'accusé. Pendant une instruction qui a duré deux ans, grâce aux artifices du procureur employé par l'association de l'innocent, ce dernier n'a cessé de recevoir d'une banque américaine une allocation mensuelle de 300 dollars. Leur provenance, ainsi qu'un grand nombre d'autres faits ayant rapport à l'association, la nationalité exacte de l'accusé par exemple, n'ont pu être établis.

On pense que c'est aux Soviets que Jacques Marnard doit les protections dont il jouit encore actuellement.

Roosevelt a nommé le juif Samuel Reber adjoint à Murphy au Grand Quartier Général de Stockholm. Reber était jusqu'alors sous-directeur de l'énergie au département d'Etat. Il doit se rendre à l'été infirme de Roosevelt, le juif Samuel Rosenbaum. C'est pour répondre à la nomination de Max Milnes comme ministre britannique en Afrique du Nord, que Roosevelt a nommé Reber à Alger.

DEUIL

Nous apprenons avec tristesse la décès du Docteur Jean Arnold Landshut, père de Maître René Landshut, chef de la Ligue « Le Devoir du Peuple » et directeur du journal de combat antijuif hebdomadaire « L'Ami du Peuple ».

Nous présentons nos condoléances émues à Maître René Landshut.



THÉÂTRE

COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES : *Le Dos du Jeuneur*, comédie de M. Julien Feytaud.

Le *Dos du Jeuneur* est un spectacle toute l'histoire d'un double amour scottish. Une jeune mariée sacrifie les dernières larmes de sa jeunesse à travailler avec acharnement dans son modeste atelier de coutures pour acquiescer une belle nouvelle à son fils. Celui-ci ne sent pas toute la portée de ce beau geste maternel. A l'issue de sa soirée, il a même décidé de se marier. La brusque révélation de ses fautes pécuniaires, laisse les rêves d'avenir de la jeune mariée. Devant la douleur maternelle, le jeune étudiant renonce à son amour et interromp ses études. Ce n'est que plus tard, quand la guerre a sévéri les affections et que le jeune homme est dans un atoll, que la mère, qui n'a pas cessé de se faire valoir toute l'attention de ce fils qui n'est jamais à son tour pour qu'elle retrouve la joie de vivre et d'aimer.

Dans le rôle de la jeune mariée, France Elly a des accents particulièrement émouvants.

Mlle Terry Barry est une demi-mondaine qui l'aimait ardemment. C'est à M. André La Gull qui est dévoué le rôle du jeune homme. L'interprète avec clarté et naturel.

Mme Marcelle Hainy prête une fougue exaltée à une jeune mère dégoûtée et coquette, mais change un peu trop son rôle.

ATÉLIER : *L'Inconnu M. Papp*, comédie en quatre actes de M. Georges Courteline.

Un comédien comédie faite du Journal intime de Samuel Pepys, un tel-ci a récemment existé. Haut fonctionnaire de l'Amirauté britannique, il note dans son journal, de 1660 à 1669, les faits les plus importants de sa prestigieuse carrière. Grâce à son entourage et à ses fournisseurs, Pepys, qui avait eu des débuts fort modestes, réussit à gravir les échelons les plus hauts de la hiérarchie ministérielle, et même à entrer au Parlement.

L'acteur a su habilement mettre en relief la figure originale de ce curieux personnage. Toutes ses chaleureuses illustrations à M. André Bonneau, qui a mené ce spectacle avec un goût exquis.

On applaudira sans réserve Jean Davy, qui est un Pepys tout à fait idéaliste, énergique, bouffon, gracieux, libéral. Il se révèle comédien de grande classe. Mme Lucie Comont (Mme Pepys) est remarquable de délicatesse.

Cette représentation MM. Charles Vissière, Lucien Blondoux, Mlle Vassil, le charmant dilettante, Mlle Nelly Benoitelli, qui a beaucoup de grâce, et la pairie Michel de Bormay.



JEAN LEANDER ET VICTOR STAHL DANS UNE SCÈNE ÉMOUVANTE DE « LE DOS DU JEUNEUR ».

CINÉMA

UN GRAND AMOUR

Deux jeunes officiers espagnols, en mission à Berlin pour quarante-huit heures, passent leur soirée au music-hall. Ils aperçoivent l'incompréhensible comédienne Anna Holberg. L'un d'eux, séduit par cette voix chaude et charmante, ne résiste pas vers le front sans faire la connaissance d'Anna. Dévouement rapide. Elle devient sa maîtresse. Paul repart sans avoir réalisé qu'il lutte en plein ciel pour ne pas trahir son amie. Anna épouse alors toutes les séductions de la séduction. Tout et du silence. Quand elle apprend la vérité, ce sont des déceptions à chaque fois étonnantes la bêtise et la déception. Son compagne et son, Alexandre Rudnevitch, qui l'accompagne dans toutes ses tournées, l'efforce de lui faire oublier son amour. Mais la chose typographique de l'ennemi ne peut trouver une fois encore par l'amour et qui veut ainsi qu'on l'oublie. Mais qu'elle donne un concert, Anna apprend brusquement que son amour est brisé et qu'il bénéficie de trois semaines de permission. Elle se rend à son chevet et se court tout à fait leur union. Mais déjà, dans le ciel qui effaçait les étoiles de combat, s'écroule leur destin : la déception.

Zarah Leander incarne la vie brillante de la vedette de music-hall avec un charme incomparable, jamais sa beauté ne fut mieux mise en valeur. Enfin, et surtout, Zarah Leander interprète admirablement et à plusieurs reprises les mélodies de Michael Jary.

Vietor, dans le rôle de Wladimir, est excellent ; son jeu est à la fois précis et grave. Fred Hoelger est toujours à son poste dans le rôle du compositeur comédien et débile.

Jacques de BOULMARE.

NOUS AVONS REÇU...

Paul Landowski, Poésie enigmaire les Deux Ailes

Monsieur Landowski conclut : C'est est de l'histoire et la littérature s'est élevée que l'œuvre est d'inspiration à elle-même en l'âme. Toute sa destinée se concentre dans la « Sonnet pour l'âme » de l'œuvre.

Une belle agréable à lire, et que l'on aura plaisir à relire.

Éditions Hachette, 1 volume.

Henri Chaput, La Légion Tricolore en Espagne.

Un aspect inconnu de la guerre d'Espagne.

Éditions de la Ligue Française, 1 volume : 35 francs.

G. Ambrosio, Les Mœurs du moyen âge. Leur influence philosophique et politique en France.

Dans tous les domaines, l'action des mœurs a été prépondérante sur la civilisation au moyen âge. M. Ambrosio aborde la question d'une manière nouvelle en discutant dans ses pages les mœurs de l'Occident, l'influence capitale des Monastères et des Frères Mineurs sur la pensée philosophique et l'orientation politique, du 11^e siècle à la Renaissance.

Monastères et abbayes ont été cherchant à des personnages vifs en concordance avec les pages et les mœurs.

Éditions A. Pion, 1 volume.

René Girard, La Guerre du Travail. Communisme théorique et pratique.

La « Guerre du Travail » n'est pas un statut défini, mais une doctrine philosophique et politique et perfectionnée. L'ouvrage de l'Institut d'Études Coopératives et Sociales a demandé à M. René Girard, un studio avec importance les relations et les hommes, en suggérant les relations simples qu'il avait dans certains cas possible de leur apporter.

Éditions de l'Institut d'Études Coopératives et Sociales, 1 volume.

Reinhold Schickel, Le grand Exposé Economique Européen.

Reinhold Schickel sur les faits principaux de la pensée économique européenne qui traitent de l'économie. L'ouvrage de M. Schickel montre la marche inéluctable de la pensée moderne vers un ordre nouveau et la France doit avoir sa place.

Éditions de la Vie Industrielle, 1 volume : 35 francs.

Ernst Bamberger, Les formes nouvelles de l'Économie.

Dans nombreux ouvrages publiés depuis l'éclosion sur l'histoire de l'économie politique, le livre de M. Bamberger est un des plus complets et, en tout cas, de loin l'un des meilleurs. Il examine avec clarté les différentes doctrines économiques sans jamais avec les faits de 1914 à son dernier temps.

Librairie Pion, 1 volume.

Un État de qu'on s'en, par Pierre Gauthier.

Monsieur Pierre Gauthier vient d'écrire pour la première fois un ouvrage qui nous fait voir et donne une galerie de portraits d'une vérité tellement que rappelle souvent le Dictionnaire de l'Encyclopédie et Voltaire.

Ce livre présente et amuse, d'un humour noir, un lit d'une traite.

Flammarion, 1 volume : 25 francs.

Les Soixantes du Continental, par M. Gardien-Petit.

Les Soixantes du Continental est une observation sur les mœurs et une indication qui tout le monde attache mais dont peu, à tout dire, connaissent les secrets. L'auteur ne prend une pour présenter avec rigueur contre les critiques qu'il a adressés aux mœurs, certains à appliquer des critiques dont il reconnaît, les premiers, l'importance.

Jean Renaud, 1 volume : 40 francs.



M^r BEULEMANS

aux prises avec

Je n'ai pas pu empêcher, mon
pas du tout, de rencontrer
à moi « j'ai sans doute
C'est la contrainte qui m'a fait
hésiter.

— Que faites-vous, mon cher
ami ? Il faut bien vivre ! Et j'ai
fini par accepter de « collaborer
avec ».

— ?
— Je fournis les études juridiques
aux Autorités. Et c'est ainsi que
je suis parvenu à faire l'économie
de la mienne. Cela me met
plus à l'aise...

Je devais me rendre compte,
plus tard, qu'il était y avoir en
Belgique, de l'heure actuelle,
pour les Juifs, beaucoup de
difficultés d'obtenir justice.
Ces qui portent le signe distinctif
sont de moins en moins
nombreux. Les autorités locales
tiennent les yeux et quant aux
autres elles se préoccupent de
« nettoyer » plus que de surveiller
l'application des mesures
qui ne les regardent pas. Il arrive,
en Belgique, pour les Juifs
qu'il arrive pour tout le reste.
Dès qu'une mesure est prise,
on attend la contre-mesure. Et,
si la contre-mesure est retardée, on
attend... l'oubli. Ainsi, pour
exemple, on peut faire semblant
d'oublier le droit de « marcher
à pied », on a depuis belle lurette
difficile aux Juifs de voyager.
Et les Juifs qui considèrent les
voyages comme un sacrement de
bonheur avec Belgique, à cause
de l'insouciance des trains et
des retards, se sont vite adaptés
à la mesure. Ils ont voyagé les

« paquebots » et vont, à la gare du
Nord, échanger leurs valises
à l'arrivée du train. Ainsi pour
tout. Ils ne s'affichent plus
qu'en Palais de Justice, vérifiable
sans des « pas perdus » où ils
régissent ou mènent. L'exercice
du droit ne fait-il pas partie des
professions libérales ? Et qui de
plus libéral que le Juif, dans un
pays où le mot « libéral » s'iden-
tifie avec celui de franc-maçon ?

La Belgique est, en Europe,
le pays où les Juifs avaient pris
le plus rapidement et le plus
« scientifique » au
cours des dernières quarante an-
nées.

À l'écart du XIX^e siècle, ils
n'étaient que quelques centaines.
C'est une plus tard, ils se chif-
fraient à quelques milliers,
moins de so mille en tout, à ce
qu'il paraît.

Malgré de 1907 à 1909, la période
dite de prospérité, ils s'affichent
sur le pays comme un nuage
de souffrance ; on fut encline à
leur en « rétrograder » politiques.

Les seuls Juifs « belges » par
nationalité ou par naturalisation
étaient connus en 1909. Les 100 y
ajoute ceux qui avaient jugé
utile de changer de nationalité,
on peut conclure que la Belgique

comptait, en 1909, au moins
150.000 Juifs. Ce chiffre, d'ailleurs,
ne représente qu'un point
de vue minimum de la population
du pays, c'est exactement. Mi-
nute ! Bien qu'à Anvers, ville de
150.000 habitants, il y avait
moins de 100 Juifs en 1909, soit
0,6 % de la population.

Les « immigrés », amenés
avec eux leur habitude du
ghetto, se groupèrent, à Anvers
comme à Bruxelles et dans les
autres grandes villes, dans les
mêmes quartiers. Mais ils
avaient en même temps avec la
puissance de cette « influence
peu » qui s'était fait pour dis-
tribuer du siècle dans tous les
domaines, et avait touché un ter-
rain favorable dans une Belgique
ouverte aux spéculations hanti-
sées, intonquée par l'idéologie
social-démocrate, accompagnée par
le trust monopolistique.

Les plus grosses entreprises au
petit commerce, de porte en
porte, à répandre en Belgique,
sont devenues le point de Juif : les
tisseurs, les tisseurs, les chaus-
sures, la lingerie, la banque, le ri-
cama, le textile et la radio y
passaient ensuite. Pour il rap-
peler que la Banque Nationale,
seule banque d'émission en Bel-
gique, fut, jusqu'en 1908, le bel
de Juif Louis Frank, ministre
fran-maçon et protagoniste de

tous les scandales politico-financiers
de ces dernières quinze ans.

Disposant de certains instru-
ments, les Juifs ne devaient pas
peiner à s'emparer de tous les
leviers de commande : et l'on
assistait alors à la ruée vers la
politique. Des hommes, tels ce
« docteur » D'Amaloff, par le
quel fut d'être Juif et de bi-
querer les loges, furent escaladés
le pouvoir et devinrent les
conseillers intimes du Gouverne-
ment, à travers une série inces-
sante d'abus et de trahison.

En 1919, le mouvement social-
démocrate représenté à la plus
grande force sociale de la Belgi-
que, et le rapport présenté au
janvier de cette année, à la
27^e Assemblée de la Fédération
Socialiste, pouvait officiellement
faire le bilan du possible
capital accumulé dans le
pays.

Entre 1903 et 1919, on voit
les Juifs qui ont dirigé la poli-
tique de la Bel, que, traversant
chez les socialistes et les libé-
raux une avant-garde, et chez
les catholiques des complaisants
dont le pays souffre encore, ils
disposaient de ce « Tripartite »
qui, sous prétexte de défendre
la liberté de la Belgique, fut à
l'origine de nos maux.

Il suffit de rappeler l'attitude
intelligente de la « mesure »



UNE BOULIE GLANDINEUSE DU MARCHÉ NOIR
A BRUXELLES

JACOB

par PAUL VALLOT

Belgique au moment des Saisons et de Munich, pour se rendre compte que Bruxelles n'était devenu qu'un instrument de ce grand Kiboul qui, aux Etats-Unis, ne faisait pas mystère d'assoir en main le sort du pays.

Déjà, avant 1909, on avait pu constater les premiers symptômes d'une réaction antijuive. Mais tout mouvement était étouffé dans l'œuf.

Au *Quid auris*, à l'*Anti-Jail*, à l'*Obituaire*, à l'*Heil Antisemitisch Front* ou au *Fax*, seules à diffusion limitée, organes de groupements sans ressources, ayant plus de dettes que d'adhérents, les Juifs répondaient en achetant en à ses journaux à grande diffusion. Les journaux catholiques, prenant à des budgets publicitaires facilement identifiables, fermaient les yeux.

L'école, fût du parti « libéral », donc de la franc-maçonnerie, était devenue le champ de manœuvre de la juiverie. L'Université Libre de Bruxelles, organisation maçonnique, organe du « Libre Evénement », et de la « Ligue des Droits de l'Homme »,

était, depuis 1935, le centre de la lutte juive contre l'orientation nouvelle de l'Europe. C'est de là que, après Munich, les Juifs dirigèrent les opérations qui devaient conduire la Belgique à la ruine.

Le « mercanti » juif, roi du marché noir, continue à sauver l'économie belge. Mais la Banque Financière, celle qui détruit le véritable pouvoir, est mise hors d'état de nuire.

Mais Lamberchts, l'apôtre belge du mouvement antijuif, dirige, d'Anvers et de Bruxelles, les deux journaux de son mouvement : le *Volkske Algemeen* et l'*Ami du Peuple*, en attendant d'être nommé commissaire aux affaires juives. Les membres de ses associations sont très actifs. Ils peuvent d'ailleurs compter, pour leur service de contrôle, sur la collaboration de la masse.

Car le peuple a compris qu'on vit bien mieux sans Juifs, malgré les efforts de ceux qui prétendent qu'ils sont des hommes comme les autres.



De Mimi Pinson à MARIANNE OSWALD

par GEORGES DARVEL

Dans les derniers jours de 1917, un grand journal parisien publiait un long article sur la « Renaissance de la chanson française ». On n'y relevait que trois noms : ceux de Marie Dubas, de Mireille et de Paul Miraval.

Trois Juifs, comme par hasard...

Volontiers, on nous, le journaliste soulignait une vérité qui, à l'époque, était déjà devenue évidente aux yeux des moins prévenus : la chanson française était tombée entre les mains des Juifs.

C'est vers 1910 que les Juifs commencent à s'y intéresser. Avec le flair particulier à leur race, ils avaient compris, les premiers, que le développement prodigieux de la T. S. F. allait bouleverser les conditions d'existence de l'industrie channonnaise. Celle-ci, bien à peine « rentable », allait, dans un proche avenir, offrir d'immenses possibilités. Les Juifs s'en avisèrent et prirent leurs dispositions en conséquence.

Où vit se créer à Paris des maisons juives d'édition. Elles s'installèrent, non point dans de noblesseaux bureaux du faubourg Saint-Martin, quartier traditionnel de la Chanson, mais dans des locaux luxueux, aux Champs-Élysées et sur les Grands Boulevards. Quel que fussent ! Les Éditions Coda, Paul Bencher, Maspocher, Elloch, Ray Ventura, etc. Dans le même temps, des films, des Bernstein et des Kalka s'installèrent dans les maisons existantes de quelque importance et manœuvrèrent pour s'approprier des postes de crépuscule.

Et la lutte, inégale, commença. Les braves éditeurs français continuèrent à travailler selon les bonnes vieilles méthodes d'autrefois. Leurs concurrents juifs, eux, innoverent, mettant en œuvre toutes les ressources d'une publicité habilement conduite — le Juif est maître en l'art de vendre — et, le jour où les « quarts » s'approchèrent qu'une chanson ne se lève plus comme en 1910, dans un tour de chant, mais bien par le moyen du disque et de la radio, il sera trop tard. Les Juifs ont pris leurs précautions : les maisons d'édition de disques sont pleines de leurs créatures et, qu'ils s'appellent Canetti, Grünbaum, Pétel ou Lazzaroff, ce sont des Juifs qui dirigent les stations d'émissions radiophoniques. Le « crépuscule » est fermé : la chanson est éditée par un Juif, gracieux sur dire par un Juif, lancée sur les ondes par un poste juif, vendue au bléché du Juif.

L'éditeur juif s'arrêchait pendant que la petite maison française s'éteignait et disparaissait. L'éditeur juif impose sa production, une production juive, bien entendue...

Des compositeurs juifs par dizaines...

Et c'est par dizaines qu'on compte les compositeurs juifs auxquels fait appel les éditeurs juifs qui dominent rigoureusement sur le marché de la Chanson.

Ces compositeurs, parmi lesquels il est surtout des mélodistes, sont répartis par leurs consanguinités — ils viennent de partout : d'Allemagne, de Pologne, de Roumanie, de Russie, d'Autriche, etc. Ils parlent ou parlent pas notre langue, ce qui ne les empêche pas de composer, et souvent d'obtenir, leur nationalité. Leurs visages ont leur origine et sans doute regretteront-ils qu'on n'en puisse changer aussi facilement que de nom.

C'est le nom qui figure sur leur acte de naissance, mais le dissimulent avec soin. Marcel Israël devient Léonard, Albert Valentin se transforme en Valentin et André Elloch en Derna. Gustave Kalka signe Henrietti de langoustines mélodiques dans le goût argentin et Edwin Vogel se cache sous le pseudonyme anglo-américain de Ralph Brown. Qui deviendrait qu'Éveline Nattier, un nom si clair, si français, est tout simplement une demoiselle Natanson ?

Il n'est comme ça des dizaines et des dizaines, à qui le travail ne manque pas.

Les compositeurs français ne font rien. Mais les Juifs accomplissent sous les commandes...

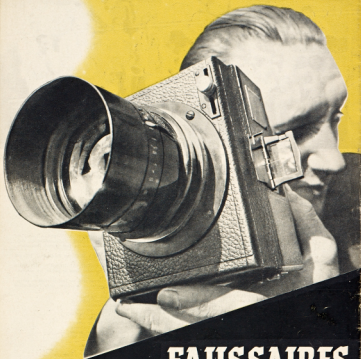
Il y a les chansons, « Promesses » par les éditeurs juifs, qui font les merveilleuses références pour qu'elles soient exécutées à longueur de jour par les stations de radio, châtées et retransmises sur les scènes de music-hall du Juif Gollub, elles connaissent des tirages astronomiques.

Et il y a, à côté, toutes sortes d'excellentes affaires...

La musique de revues, par exemple. Le « producteur » Jacques-Charles — naturellement un Juif, à New-York — est Juif, c'est aux compositeurs juifs qu'il s'adresse. Comme, d'ailleurs, le Juif Fernand Koppel, fortinement gracieux, opposé de la République radicale, qui signait Fernand Rouvray les ordres au Concert Mayol affectant sous le nom de revues.

Et il y a, bien entendu, la musique de films. Le Cinéma étant une affaire des Juifs, c'est évidemment aux musiciens juifs qu'on a recours pour la musique qui accompagne les films. Les grands qui travaillent régulièrement les noms de Waldteufel, Michel Lévy, Heymann, Miraval (dit Miraval)...





contre **FAUSSAIRES**
CHASSEURS d'IMAGES

(voir pages 14 et 15)

Le Directeur : André CHAUBET

Autorisation n° 984

Imprimerie Spéciale du "CAMION JAUNE"